

# LA VACHE QUI S'ÉVADE

n° 3 automne 2011

Journal limousin de contre-information à prix libre



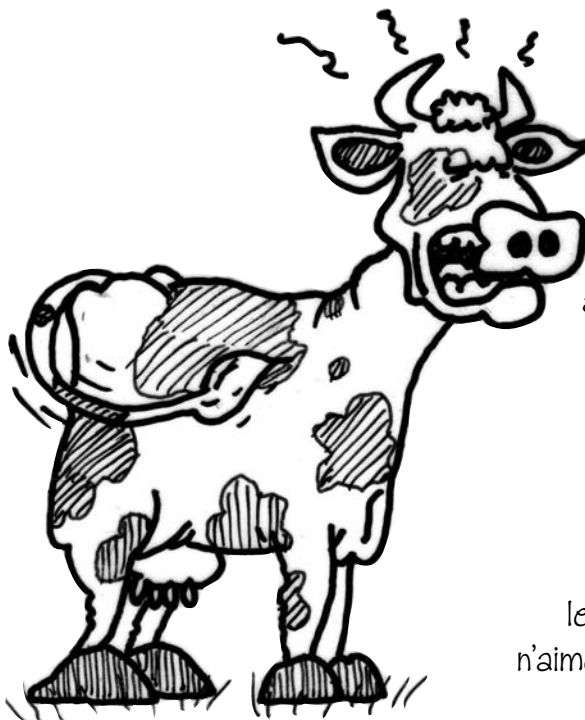
La vache qui... c'est qui? c'est quoi? p.2 lutte des femmes Mémoire à vif, Y'a pas  
mort d'homme, Nous autres les pisseuses, Le Torchon brûle, Nobody's perfect p. 3 à 11 prison Peine de mort lente,  
Aplatlesmurs, Liberté sur parole, p. 12 à 17 société CEF, EVS p. 18 nucléaire-environnement Stop  
Civaux, Sources et rivières du Limousin, Bulles de lenteur, Limoges grosse pomme p. 19 à 23 agenda p. 24

## La vache qui... C'est qui? C'est quoi?

C'est la vache pirate qui se joue des clôtures.

La vache qui préfère le trèfle des Prévert au foin OGM.

Qui choisit la compagnie des moutons noirs plutôt que celle de ses congénères en troupeau. C'est la vache qui ne mâche pas ses mots, partage ses idées au lieu de ruminer seule dans son coin.



La vache qui chante « mort aux vaches, mort aux lois et vive l'anarchie ».

La vache insoumise qui refuse de rentrer dans l'arène.

La vache poète qui mate les géôles, se fait la belle et n'aime les atomes que crochus.

Lvq

## Mémoire à vif, *happy birthday!*

octobre

novembre 2011

MEMOIRE A VIF!



fête ses **10** ans!

### Programme des réjouissances

Le **6 octobre 2011** au cinéma Le Lido à 20 heures  
Premier parachutage sur le terrain accidenté  
de la mémoire.

Retour sur une résistance inaperçue avec la projection de la vidéo **Guerre et Bâillon**, réalisée en 2001 par les élèves du Lycée professionnel Marcel-Pagnol de Limoges sur les événements de La Villedieu en 1956.

Reportage vidéo : **Mémoire à vif dix ans après**, réalisé par *Peuple et Culture 19*.

Projection en avant-première d'**Octobre à Paris** de JACQUES PANIJEL, interdit puis oublié pendant cinquante ans, sur la terrible répression policière de la manifestation pacifique des Algériens à Paris le 17 octobre 1961.

Flyer de MAV en pages 10-11, pour les 25, 26 et 27 novembre

## La parole à Danièle Restoin

« La vache qui... » a souhaité rencontrer Danièle Restoin, pour en savoir un peu plus sur la création de l'association *Mémoire à vif*, et sur le parcours de sa fondatrice...

**LVQ – Danièle, Mémoire à vif fête ses dix ans à l'automne, comment est née cette association dont tu es à l'origine de sa création ?**

**Danièle Restoin** – En 2001, j'étais professeur d'histoire et de français au lycée professionnel Marcel-Pagnol; j'avais moins de contraintes que d'autres enseignants, le programme scolaire était moins strict, je pouvais donc choisir de faire travailler mes élèves sur des sujets tirés de l'histoire locale et les faire participer à la réalisation d'un projet artistique – un film par exemple. Ce que nous avons décidé ensemble, et nous avons tourné une vidéo.

Nous sommes donc partis à Gentioux, dont le monument aux morts porte depuis la fin de la guerre 1914-1918 l'inscription « Maudite soit la guerre ». L'une des personnes interviewées nous a alors signalé une autre résistance oubliée: celle d'une commune de la Creuse, La Villedieu (près de Faux-la-Montagne) qui, en 1956, avec des appelés, avait manifesté contre la guerre d'Algérie. À l'époque, trois hommes jugés responsables des troubles avaient été condamnés par le tribunal militaire de Bordeaux. Le sujet nous a paru intéressant et nous avons réalisé un documentaire *Guerre et Baillon* qui a été projeté dans plusieurs lieux et présenté à la Fête de *L'Humanité*.

Daniel Mermet, à qui j'avais adressé copie du film, est venu faire plusieurs émissions à La Villedieu, ce qui a donné un retentissement national à notre ini-

tiative. Il nous a alors incités à créer une association afin que les trois condamnés soient réhabilités.

L'association est donc née autour de la défense des victimes des guerres coloniales. Elle regroupait au départ une centaine de participants, essentiellement des anciens d'Algérie – dont elle a libéré la parole. Ces participants venaient de toute la France et souhaitaient, bien sûr, que nous continuions ce travail de mémoire sur l'Algérie.

Cependant, depuis dix ans, nous avons souhaité aborder d'autres thèmes en nous intéressant toujours aux mémoires occultées: celle de l'Espagne de 1936, des fusillés pour l'exemple de la guerre de 1914, des femmes rebelles et bien d'autres encore.

**LVQ – Mémoire à vif fête ses dix ans sur le thème des femmes des pays arabes, ce qui tourne quand même autour l'Algérie... Est-ce un clin d'œil au printemps arabe et pourquoi les femmes? Es-tu féministe?**

**DR** – Nous avons, à l'association, choisi ce thème bien avant le printemps arabe, mais nous nous réjouissons de pouvoir évoquer ces événements lors de notre manifestation puisqu'il y aura des représentantes de mouvements de femmes maghrébines.

Les thèmes féministes ont toujours été présents dans les différentes animations de ces dix années. Même si les femmes n'ont pas toujours été le sujet principal, par le choix d'un film ou des intervenants, nous faisons entendre leur voix.

La brochure que nous avons préparée et qui paraîtra à l'automne 2011, rappellera les principales programmations de *Mémoire à vif*: il est flagrant que les femmes y tiennent un grand rôle.

En 2009, « Re-belles, si tu voulais »; en 2010, « Louise, Rosa... Angela et les autres », par exemple. Il est sûr que s'il s'agit de mettre en avant une parole occultée, celle des femmes se présente naturellement.



Bien sûr je suis féministe, mais le féminisme d'aujourd'hui n'est pas celui des années 1960-1970 qui était plus visible, plus radical. Il y a un décalage qui s'exprime par une moindre visibilité des associations féministes et en conséquence leur impact est moins fort.

Les associations d'aujourd'hui, comme *Osez le féminisme*, renouent avec l'humour quand elles lancent une campagne comme « Osez le clitoris », même si cette campagne a pu choquer certaines femmes. Mais il n'y a plus de grandes campagnes de mobilisation comme celles pour le droit à l'avortement où se retrouvaient côte à côte des femmes de différentes catégories sociales, des partis politiques.

On sent que tout reste encore à faire. Pour moi, le problème des femmes est celui de la prise de parole, bien présent dans les débats auxquels j'ai pu assister. Les femmes hésitent à parler, les hommes prennent souvent la parole par besoin de s'affirmer et parlent pour parler; ce décalage installe une « supériorité masculine » même si elle est factice, car les interventions masculines n'apportent souvent pas grand-chose. Les femmes doivent oser s'affirmer.

**LVQ – Quels sont les projets de l'association pour 2012 ?**

**DR** – Rien n'est encore décidé, l'association se réunit en décembre. En tout cas, nous aimerions revenir sur notre thème initial: le colonialisme et peut-être l'Amérique latine.

# FEMMES EN LUTTE

## Y a pas mort d'homme !



**Trémolos dans la voix, nos intellectuels médiatiques méditent sur la chute tragique d'un homme puissant, dans lequel ils voyaient un futur président ; d'autres inconditionnels « droits de l'hommistes » (ou comme le polémiste Sébastien Fontenelle les appelle, les PD'HND'O : penseurs de haut niveau d'Occident) s'indignent devant l'oubli de la présomption d'innocence mais rien sur la nécessité de nettoyer les écuries d'Augias ou plutôt celles du sexisme ordinaire.**

IL SUFFIT pourtant de lire les journaux pour s'apercevoir qu'une triste réalité perdure : le corps des femmes est considéré par les hommes comme un jouet ou une arme de guerre.

Juin 2011 : la Cour pénale internationale annonce que «Kadhafi ordonne à ses soldats de violer les femmes des opposants au régime en leur fournissant du Viagra pour améliorer leurs performances»!

*Les femmes ont en commun d'être séparées des hommes par un coefficient symbolique négatif.*

PIERRE BOURDIEU

Le viol a toujours été lié à la guerre (qui est une affaire d'hommes), comme un de ses corollaires, un sous-produit inévitable

accepté par les belligérants puisque banalisé et pratiqué par tous. En 1993, la rumeur de viols massifs et de femmes «engrossées de force» arrive de Bosnie. Au Rwanda, c'est l'escalade, plus de 50 000 femmes violées, torturées et tuées.

Ils vous diront là qu'il s'agit de racisme, une ethnie contre une autre, mais si l'on regarde de près racisme et sexisme mettent en jeu les mêmes procédés de stigmatisation : considérer l'autre comme si différent qu'on le soupçonne d'un moindre degré d'humanité en s'offrant ainsi une justification aux infamies commises à son égard. La femme est *a priori* inférieure et coupable : «Bats ta femme, si tu ne sais pas pourquoi, elle le sait...»

Ils vous diront aussi que Libye, Bosnie, Rwanda sont à des milliers de kilomètres, mais il y a en France 75 000 agressions sexuelles chaque année. Dans l'espace public français, protégé par une tradition misogyne comme un endroit masculin, il est possible de les qualifier de «badinages», de «troussages de domestique», cela en toute impunité.

Pas étonnant que le harcèlement sexuel reste un sujet tabou dans les entreprises, les administrations, les partis politiques de toute tendance. Dénoncer ces pratiques revient pour les femmes à être montrées du doigt, traitées de «filles faciles» (où sont les hommes faciles?), de «traînées», de «pétasses» ou de «te-pu». Ainsi la victime «présumée» de DSK a

été tour à tour qualifiée de «moche», «consentante», «amorable», «prostituée», «complotiste»...

On se croirait au XVII<sup>e</sup> siècle quand la morale chrétienne englobait dans la faute le violeur et sa victime, l'enfant et le père incestueux. Aujourd'hui, cette promiscuité des acteurs ne s'est pas totalement effacée. Le scandale atteint la victime qui doit se cacher, honte et avilissement sur elle. Devant la justice, elle se doit (et pas son violeur) d'être au-dessus de tout soupçon, de faire la preuve de son innocence.

Seules 10% des victimes d'agressions sexuelles portent plainte, d'après les associations – qui soutiennent les 90% restant.

Plus sournoisement, une révolution conservatrice est en marche pour disqualifier le féminisme français historique.

Des auteurs dénoncent les méfaits des féministes françaises des années 1970 et avant elles de Simone de Beauvoir qui auraient, par leurs propos, ruiné la belle harmonie qui régnait entre les sexes. Claude Habib, dans *Galanterie française*, écrit : «La crise de valeurs de la féminité est allée en s'accroissant depuis la parution du *Deuxième sexe*. S'affirmer, c'est s'opposer : les voies de la liberté sont les mêmes pour tous. À partir de ça les femmes non belliqueuses ont l'air de menteuses ou de cruches.» Ou encore : «Quand tant de femmes cessent d'être douces, bien des hommes se détournent, qui voudrait couvrir des oursins?» La femme, d'après l'auteure, doit être «don de soi», se soumettre dans le mariage et le consentement amoureux.

Accepter les rapports sexuels non consentis, continuer à nous taire lorsqu'il s'agit de notre vie et de notre liberté...

Non, remettons les pendules à l'heure!

SAGNA

## Nous autres, les pisseuses...

**On ne peut être qu'extrêmement défavorable au viol. Toutefois, le caractère criminel de cet acte est à géométrie variable, comme celui de tous les actes définis par la justice comme des crimes. On pourrait penser que le meurtre, par exemple, a toujours la même définition, et qu'il consiste à tuer un être humain, point. À l'étude, il apparaît que lorsqu'un citoyen lambda ôte la vie à un grand chevalier d'industrie, il ne le paie pas de la même façon qu'un policier zélé qui, dans l'exercice de ses fonctions, ôte la vie à un adolescent d'origine extra-européenne.**

LE STATUT DE LA VICTIME, tout comme celui du criminel, détermine la gravité de l'acte commis. Au mépris de la logique la plus élémentaire, ce n'est pas le crime qui fait apparaître les personnages de la victime et du criminel (celui qui subit, celui qui perpète). Ce sont la victime et le criminel qui qualifient ou non le crime comme acte répréhensible et sanctionné par la loi. Cela est valable aussi pour les délits.

Les crimes sexuels sont particulièrement sujets à l'élasticité des définitions. Leur nature particulière a mis un moment à se distinguer des crimes d'atteinte à l'honneur d'une famille ou des crimes d'atteinte à la propriété privée, mais enfin, au bout d'un certain temps, le législateur a admis qu'ils entraient dans la catégorie des atteintes aux personnes. Qu'ils n'étaient pas préjudiciables qu'à la réputation des familles ou à l'honneur des maris, mais aussi aux créa-

tures qui les enduraient physiquement. Par la suite, mais très tardivement, il a bien fallu convenir aussi que la définition du viol, rapport sexuel imposé, s'appliquait quelle que fût la condition de la créature forcée. Même si elle était là pour ça, en somme. Ainsi sont apparues deux catégories de viol qui ont encore du mal à se faire reconnaître comme telles devant les tribunaux : à savoir d'une part le viol de prostituées et d'autre part le viol conjugal. La maman et la putain ont encore bien du mal à répandre la notion de consentement en ce qui les concerne. C'est que l'équilibre patriarcal repose tout entier sur leur disponibilité inconditionnelle. Or il se fait que la pute comme l'épouse ne sont pas corvéables à merci. Oui, je sais, ça fait très très très mal mais c'est comme ça.

Pourtant, en parcourant les gazettes, on retrouve ces derniers temps l'idée globale qu'une pute ne saurait être violée, car il n'est pas dans sa condition de se refuser. Ce principe venu du fond des âges a décidément la peau dure. On voit s'y greffer des théories intéressantes : par exemple, pour être une victime crédible, il faut être blanc comme neige, pardonnez-moi l'expression, au regard de la loi. Même si les délits commis par ailleurs n'ont pas la queue d'un rapport, si j'ose dire, avec le sujet qui nous occupe. Nafissatou Diallo a perçu du pognon d'origine douteuse (apparemment, elle a un peu servi de prête-nom à des poteaux industriels pour leur permettre d'avoir des comptes en banque et des téléphones portables). Elle a menti (à ce sujet). Elle est peut-être dame de petite vertu (on lui reproche d'avoir voulu tirer quelques pèses de sa mésaventure, ce qui paraît au passage une excellente façon de se réparer, la justice en use tous les jours au profit des victimes). Au vu de tous ces faits, les magistrats, les journalistes et les politiques déduisent qu'elle ne peut avoir été violée. Je transpose dans un autre contexte ce genre de raisonnement qui rappelle furieusement l'âge du capitaine : Hitler aimait les chiens, il était végéta-

rien et artiste peintre, il est donc impossible qu'il ait participé à la solution finale. Au passage, pour être un agresseur crédible, faut-il être blanc comme neige ? Parce que de ce point de vue, DSK, obstinément blanchi par la justice de son pays, a tout de même eu quelques gamelles au derche qui font pâlir de modestie les petites dérives supposées de Nafi. Qu'on en juge : l'affaire de la Mnef, l'affaire Elf, rien de moins, l'affaire de la cassette Méry (voir plus haut), où DSK, c'est avéré, a menti à la justice comme un arracheur de dents. Là, il ne s'agit pas de sommes aussi minables que 100 000 dollars en deux ans, on fraye dans le grand banditisme institutionnel. Mais DSK est avocat d'affaires, autant dire qu'il nage dans son col blanc comme un poisson dans l'eau. En ce qui concerne sa vertu, avec tout le respect qu'on peut avoir pour les charmes de Nafi, on peut supposer qu'un vieillard socialement surpuissant bourré de Viagra jusqu'aux sourcils totalise au bas mot cent fois plus de partenaires que cette jeune femme, eût-elle été coincée cinq ans dans une maison d'abattage, ce qui n'est pas le cas. Du point de vue de la crédibilité de l'attaque et de la défense, au pire, le match est nul, zéro à zéro et la balle au centre.

Donc revenons au fait : DSK a-t-il, oui ou non, violé Nafi ? Parce que l'hypothèse qu'un type au cul cousu d'or jusqu'à la nuque ait pu refuser à une modeste putain des honoraires bien mérités est à liquider aussi sec, si vous me permettez l'expression. Une ladrerie pareille, si elle est avérée, mérite tout simplement la décollation en place publique. Certes, DSK est habitué à dépouiller les pauvres au profit des riches, c'est même le métier qu'il exerçait au sein du FMI. Mais il doit apprendre à cloisonner, et laisser au bureau sa panoplie de *jagunço*.

Si réellement on doit délivrer un permis de violer les délinquants, ce à quoi correspondrait un non-lieu dans cette affaire, alors que tous les pointeurs du monde polissent leur arme. DSK, vu les ►►



pauvres, on voit mal comment elle pourrait te tirer de la merde. Personne ne s'est trop étendu sur la manifestation des femmes de chambre devant le tribunal de New York où devait avoir lieu l'audience de DSK. Ces collègues de Nafi, évidemment au jus, passez-moi l'expression, de la condition féminine dans ces endroits où passent les VIP, ont hurlé à plusieurs reprises en direction du patron du FMI:

«Honte sur toi!» On sait, depuis l'affaire Polanski, qu'une femme qui se fait pointer par un membre du gratin, si j'ose dire, devient sur-le-champ une salope intersidérale, même si elle n'a que treize ans. Une coupable. Sauf si elle ferme sa gueule, ce qui arrive probablement dans 90% des cas. Dans ce cas, elle reste ce qu'elle était: rien du tout. Et nous, qu'est-ce qui nous indignent? Qu'un grand bourgeois plus puissant que Sarkozy soit traîné dans la boue par un prolétaire de couleur qu'il a un peu bousculée, ou qu'une prolétaire de couleur soit traînée dans la boue par le grand bourgeois plus puissant que Sarkozy qu'elle accuse de l'avoir violente? S'il y existe une vraie ligne de front entre les humains, c'est peut-être là qu'elle se trouve. Pour qui parle notre cœur? De qui nous sentons-nous le plus proche? Que ressentons-nous quand ces grandes bourgeoises ne se posent pas l'ombre d'une question sur le droit de cuissage exercé par leurs pairs? Les défendent le cœur sur la main? Pas grand-chose. Nous avons simplement la preuve que le féminisme ne transcende pas les classes, au contraire. Qu'il peut être utilisé, on l'a vu avec le mouvement Ni putes ni soumises, comme arme de choix dans la guerre des classes.

L'affaire DSK nous rappelle que le sexisme n'est pas une tare réservée aux bougnoules. Il semble qu'un heureux cocktail de racisme et de classisme fait que les VIP réservent leurs débordements phalocrates aux petites gens, et se tiennent plus ou moins bien avec leurs épouses. Mais franchement, Sinclair, Badinter, vous êtes vraiment émétiques. Des collabos du machisme, des petites mains du patriarcat. Pouah! Non, décidément, même couverte du foutre de votre précieux maître du monde, Nafi est moins crade que vous.

LAURENCE BIBERFELD

## En Limousin,

### Le Collectif féministe et anti-sexiste de Limoges se présente...

#### Qui sommes-nous?

*Le torchon brûle, attisons-le* tire son nom d'un journal féministe des années 70 porté par le MLF. Par ce nom nous souhaitons nous inscrire dans la lignée du travail antisexiste engagé depuis quarante ans. C'est ainsi que notre organisation collective a vu le jour dans le but de construire et d'alimenter une lutte contre toutes les formes de sexisme à travers la mobilisation et la réflexion des individus, femmes comme hommes, souhaitant agir et impulser une logique de destruction de la structure sexiste.

#### Qu'entendons-nous par «structures sexiste?»

La structure sexiste s'organise à travers une indifférenciation entre «sexe» et «genre». L'être humain se divise de manière générale en deux sexes, «femelle» et «mâle» selon des critères anatomiques purement biologiques. Pour faire simple, l'individu «femelle» est doté d'organes spécifiques et des hormones qui vont avec (vagin, utérus, ovaires, progestérone, œstrogène, etc.), la même chose pour l'individu «mâle» (pénis, testicules, testostérone, etc.). Le sexe anatomique est une réalité universelle. Le genre, quant à lui, désigne l'ensemble des comportements et des attitudes communes à des groupes d'individus suivant leur sexe. Le genre est donc une catégorisation purement sociale.

Notre société répartit les individus en deux genres: «féminin» et «masculin» et plaque ces genres sur les sexes anatomiques. Ainsi, à sexe «femelle» correspondra forcément un genre féminin, et de même à sexe «mâle» correspondra un genre masculin. La rigidité de cette catégorisation aboutit à une fixité dans les rôles sociaux de chaque sexe. À sexe «femelle», il y a l'attente sociale d'un comportement féminin, idem pour les hommes.

►► casseroles qu'il trimballe, devrait pouvoir avaler des kilomètres de chibre, se faire sodomiser jusqu'à ce que mort s'ensuive sans que la justice d'aucun pays y trouve à redire.

Mais on ne peut être qu'extrêmement défavorable au viol. Et au meurtre. Et aux pillages, et aux spoliations, et aux massacres, et à l'utilisation de la famine comme arme de guerre. Les puissants de ce monde, c'est vrai, ne connaissent pas d'autre façon de s'appropriier toutes les ressources minérales, biologiques, humaines de la planète. Ce sont des puissants, la forme de crétinerie parasitaire la plus sophistiquée élaborée par la pulsion de mort de l'humanité. DSK et l'ensemble des personnes qui le soutiennent, et avec lui leur niveau de vie maintenu à la bonne hauteur par le viol, le pillage, le meurtre, les massacres et la famine, trouveront que justice est faite. Justice est faite chaque fois qu'on ferme sa gueule à un gueux qui a osé l'ouvrir pour prétendre remédier à l'injustice qui l'écrase. Nafi, ma sœur, la solution, s'il y en a une, ne passe pas par la justice de quelque pays que ce soit. La justice a été faite par les riches pour se protéger des

## le torchon brûle, attisons-le !

### Sexisme et patriarcat

Nous considérons le sexisme comme l'outil d'un fonctionnement qui s'inscrit dans la continuité d'une société patriarcale. Aujourd'hui, en France, la femme dispose depuis 1965 d'une autonomie de droit vis-à-vis de son père et de son mari, cependant la dépendance symbolique à l'homme demeure. Par exemple, dans un couple, la femme dispose en majorité d'un salaire moins élevé que son compagnon. Mais aussi, cette domination s'exerce sous une forme de violence symbolique, avec des attentes sociales suivant le sexe qui maintiennent hommes et femmes dans des représentations oppressantes. Par exemple, une femme qui se balade seule la nuit va se faire plus fréquemment aborder par des hommes car elle est considérée à leurs yeux comme disponible sexuellement. En revanche, si elle est accompagnée d'un homme, elle est alors vue comme « la femme de... ».

L'image de la femme apparaît toujours comme celle que l'individu homme souhaite lui donner. Ainsi, les rôles et les places sociales restent les mêmes, c'est-à-dire un homme pourvoyeur économique, chef de famille et décisionnaire dans l'espace public et la femme, bonne mère et épouse. Cette représentation peut sembler caricaturale et désuète, en effet aujourd'hui nous pouvons voir des femmes qui travaillent, des femmes qui semblent indépendantes... Néanmoins, ces observations ne doivent pas être vues comme des contradictions face à la logique patriarcale mais plutôt comme des logiques subtiles d'imposition.

### Sexisme et capitalisme, la femme, prolétaire des prolétaires

Le fonctionnement du sexisme doit être replacé dans le contexte d'une société capitaliste où la domination de sexe s'exprime en parallèle d'une domination de classe, les deux étant indissociables.

Pour exemple, la distinction de sexe n'a pas lieu d'être dans un contexte de main-d'œuvre et de rentabilité de la production, c'est-à-dire dans une économie capitaliste. Un exemple qui peut sembler extrême mais poignant met en avant cela : durant la période esclavagiste, les populations noires exploitées mettaient en avant une indifférenciation des travaux demandés et des rendements attendus suivant le sexe. Ainsi, la logique capitaliste impose un aménagement de la structure patriarcale afin de proposer une image traditionnelle des rapports hommes-femmes tout en aménageant ces rapports afin de satisfaire à la logique économique.

Cette stratégie fait de la femme « la prolétaire du prolétaire » comme le disait Flora Tristan. En effet, après sa journée de travail,

commence sa deuxième journée. Elle doit tenir le foyer, s'occuper des enfants et faire en sorte que son mari puisse se reposer et avoir le meilleur cadre de vie possible, elle offre ainsi aux patrons un ouvrier en pleine forme qui aura donc un meilleur rendement.

### Capitalistes et phalocrates, les féministes vous éclatent !

Il est cependant à noter que cette évolution d'une société patriarcale vers une logique patriarcale n'est pas une évolution naturelle, elle résulte de combats de femmes, de luttes acharnées. Cependant l'existence même de la permanence d'une logique patriarcale indique que de durs combats restent à mener car le plus difficile est de lutter contre l'encrage de ce fonctionnement dans les mentalités. Dans une logique de lutte, les femmes cherchent à définir leur oppression, elles passent pour cela par une affirmation de leurs intérêts de sexe, sauf que le but n'est pas d'arriver à une société matriarcale mais de montrer l'existence d'un possible rapport de force entre les sexes afin de pointer le danger du fonctionnement sexiste pour la classe prolétaire : la bourgeoisie crée un conflit de sexe à l'intérieur d'une classe censée avoir les mêmes intérêts.

C'est donc dans cette analyse sociale que nous inscrivons notre combat qui s'exprime à travers l'organisation collective de femmes et d'hommes autour de tables de réflexion afin de s'approprier la question de l'oppression sexiste.

Nous souhaitons aussi nous inscrire dans une lutte en solidarité avec des groupes de femmes du monde entier qui s'unissent pour le même combat comme RAWA (Revolutionary Association of Women of Afghanistan) et bien d'autres. Notre travail consiste aussi en la mise à disposition d'informations concernant le droit des femmes. Enfin, nous luttons afin d'éradiquer toute forme de sexisme dans toutes les sphères de la société.

<http://letorchonbrule87>





# FEMMES ET HOMMES EN LUTTE

## Nobody's perfect !

« – You don't understand...  
I'm a man.  
– Well... nobody's perfect ! »

**C'est la dernière réplique d'un film plus pertinent que l'idée apparente d'une bonne comédie.**

BILLY WILDER montre dans *Certains l'aiment chaud* comment un homme, pour échapper aux recherches d'une bande de gangsters, intègre un orchestre féminin en tournée à travers les États-Unis d'Amérique; pour ce faire, il se grime et s'habille en femme. Voilà qu'un soir, il est invité à danser par un vieux beau. Finalement, il se trouve bien dans le rôle de cette femme séduite. Il n'y a là aucune trivialité dans cette vision du personnage, qui ne singe ni un travesti ni une quelconque forme d'homosexualité refoulée. Non, simplement il aime être aimé par cet homme extravagant qui l'entraîne dans un tango d'anthologie et qui finit par vouloir l'épouser. Ce dernier l'embarque dans un canot à moteur qui file vers le yacht de leur voyage de fiançailles. Le brave musicien remet les pieds sur terre et se résout à se dévoiler pour mettre fin à cette idylle naissante.

– Je ne suis pas une vraie blonde.

– M'est égal!

– Je ne peux pas avoir d'enfant.

– Nous en adopterons!

– [...]

– Vous ne comprenez pas... Je suis un homme.

– Bien... Personne n'est parfait!

L'identité sexuelle n'est que le produit d'un conditionnement social. Non, les garçons ne naissent pas avec une cravate et les filles avec une jupe.

C'est trop long mon préambule? Eh bien, dans ce domaine aussi, personne n'est parfait! Je vais même enfoncer le

clou: comment et pourquoi devrais-je rentrer dans la catégorie des hommes avec ce qu'on leur attribue comme généralités? Pourquoi devrais-je être macho?

Pourquoi devrais-je être atteint de pulsions incontrôlables qui me pousseraient à violenter, à mépriser des individus que je devrais considérer comme faibles, fragiles et, à plusieurs titres, inférieurs à moi, le mec? Merde, je n'ai pas envie de jouer à ce jeu pipé d'avance.

Non, je ne glose pas dans les bistrot sur la journée des Femmes. Curieusement appelée la Journée de la Femme. Ce qui me gonfle copieusement!

### Qu'est-ce que c'est la Femme?

Merde, même pour les baleines à bosse, on dit les. C'est quoi la Femme? une race en voie de disparition? une race fragile? inférieure? à protéger de toute urgence? ça va pas la tête? Les Femmes vivent 365 jours par an, et même 366 les années bissextiles, comme les Hommes. La Journée de la Femme, durant laquelle il paraîtrait que les chefs de service offrent une fleur à leur secrétaire – certes ça change des mains au cul et des propos plus ou moins graveleux du reste de l'année, mais, connard, file-lui une rallonge au lieu de ta fleur à la con qu'il va falloir qu'elle entretienne pour éviter de te vexer et de perdre sa place, comme le matin elle aura feint l'étonnement ravi.

La journée de la Femme me donne envie de parler de la Journée de l'Homme qui, elle, a lieu chaque jour de l'année. Alors, le Homme aime à se vautrer dans son canapé; oui, c'est le sien! Elle, elle n'a pas le temps évidemment... Les gosses. La bouffe. Les courses. Son boulot. Donc, le Homme, vautré dans le divan, habillé d'un survêtement en nylon, une bière dans une main, les couilles dans l'autre. Faut bien se rassurer! Là, le Homme vitupère contre cet enclulé d'arbitre. Oui, le Homme considère qu'il n'y a pas pire dégradation pour ses coreligionnaires masculins que d'être pénétré.

Nous allons nous arrêter un instant sur cet aspect de la notion d'humiliation qu'il peut y avoir à être pénétré. On entend suggérer que le pd, c'est celui qui fait la femme, donc être une femme est dégradant, non? Celui qui pénètre, reste supérieur. Viril! Homme parmi les Hommes, ouf! Tandis que le pénétré, lui, est une fiote, une chochette, une tante, une tarlouze, on ne lui attribue plus que des adjectifs féminins. On le féminise. Il y a là une idée bien étrange de ce que serait la féminité, puisqu'il est convenu que les femmes, dans les rapports érotico-sexuels, se font parfois pénétrer: elles se placeraient donc en situation d'infériorité et d'humiliation.

Non merci! Je refuse de partager cette vision minable. Après, on s'étonne que les viols soient monnaies courantes, je parle de ceux subis par les femmes. Parce qu'il est étonnant de constater, là aussi, le silence convenu concernant les viols subis par des hommes: eh oui, puisque la sodomie est une dégradation dans le domaine de la petite virilité. Plutôt le silence que le verbe. Dans les pensionnats, les prisons, les corps d'armées, même durant certains bizutages, avec une matraque dans un commissariat et autres lieux de franche virilité, mais chut! ça reste entre hommes.

Après cette longue digression, revenons à le Homme qui, tout en gueulant contre tel joueur qui, payé des fortunes, n'est pas foutu de planter ce putain de ballon dans la cage du club que le Homme n'aime pas, joueurs d'en face qui, à leur tour, sont des putains d'enclulés. Dans le milieu du rugby, on aime traiter les fouteballeurs de « danseuses ». Encore une fois une activité féminine qui infériorise le mâle qui est affublé de ce terme. Donc, le Homme ensoufflé et enbiéré, s'adresse à sa femme en ces termes: « Dis si tu veux un coup de main à ta cuisine, dis-le! » Sachant pertinemment que celle-ci va lui répondre: « Non, ça va, regarde ton match! » Oui, parce que le Homme propose d'aider la femme



# JOURNÉE des FEMMES.



à son ménage, à son repas, son rangement, sa vaisselle, lui n'étant pas concerné, bien sûr, par ces viles activités dont seule la femme a, instinctivement, le savoir-faire inné. C'est bath de naître avec des gants mappa, prête à astiquer, à savoir programmer la machine à laver sans décoloration intempestive. Ni trop chaud ni trop froid. Sans avoir appris le fer à repasser – c'est sur 2 ou sur 3 pour ses calbars à le Homme? Le Homme, lui, naît avec une cravate, une tondeuse, une moto trial et le 4x4 intégré. Sans parler de ses connaissances sur les choses sérieuses, le fouteballe, la politique et le bricolage. C'est déprimant ces généralités. Si on faisait le contraire pour voir? La journée de le Homme, une fois par an. On entendrait des banalités ridicules sur le Homme en généralisant à loisir sur ce que nous devrions être et puis des conseils faits aux Femmes: quoi offrir à

le Homme pour lui faire plaisir un jour dans l'année? Bien que là, en l'occurrence, ce soit facile, je l'ai dit plus haut: une biruche, le canap, le survêt déglingué, l'écran géant et l'enregistrement de son match préféré. Je ne promets rien, je suis même certain qu'une journée, ce serait une journée en trop, pour moi. Dites-moi comment ne plus faire partie de ce groupe d'humanoïdes, qui s'imaginent surpuissants et sautent sur les femmes de ménage payées 6 dollars de l'heure; avec leur consentement, avez-vous dit? Dites-moi comment je pourrais ne pas être du même club que ceux qui font que, tous les trois jours, une épouse, une compagne, n'a plus d'autre refuge que la morgue de l'hosto le plus proche? Et je ne parle là que des mortes. Qu'en est-il des blessées qui se taisent (et dire qu'on nous gonfle avec l'insécurité venue de l'extérieur...)? Dites-moi

pourquoi on voudrait m'obliger à avoir des pulsions irrépressibles qui me feraient prendre les copines pour des objets inférieurs, au point de vouloir les avilir en les forçant à des actes sexuels non consentis. Dire qu'on décide pour moi que je devrais être l'ennemi de ce que certains nomment, sans honte bue, pour la Femme. Pourquoi a-t-on décidé que je faisais partie de ces pourritures qui avilissent l'image même que je me fais de ce qu'est être un homme? Je refuse de m'intégrer. Non, merci de vos bassesses et dégueulasseries. Messieurs qui vous croyez des mecs, vous ne m'aurez pas pour complice. Moi, si j'étais un le Homme, j crois que j'serais pas fier! D'accord, on fait ce qu'on peut, mais franchement, y a la manière. Alors, je suis un homme: «Well... but, nobody's perfect!»

GABAR

Sidiqa Dauger



Fatela M'Rabet



*Camarades, il n'y a de révolution sociale véritable que lorsque la femme est libérée. Que jamais mes yeux ne voient une société, que jamais mes pas ne me transportent dans une société où la moitié du peuple est maintenue dans le silence. J'entends le vacarme de ce silence des femmes, je pressens le grondement de leur bourrasque, je sens la furie de leur révolte. J'attends et espère l'irruption féconde de la révolution dont elles traduiront la force et la rigoureuse justesse sortie de leurs entrailles d'opprimées.*

Discours de Thomas Sankara,  
8 mars 1987

« La libération de la femme :  
une exigence du futur »

Rayhana



Nadia Charabane



Maquette et mise en page : Solange

À Limoges en novembre 2011

# Mémoire à Vif fête ses dix ans

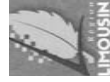
Femmes de l'autre rive...  
et nos sœurs pourtant

Photo : AFP Patrick Baz



Projections, débats, lecture, théâtre

Les 24 et 25 novembre à 20 h 30 au Lido  
Le 26 novembre à 14 h 30 et 20 h 30 au Théâtre de L'Union,  
CDN du Limousin



Djamila Schraoui



En 2011, **Mémoire à Vif** fête ses dix ans. Mais il n'est pas question d'entretenir la nostalgie du passé. La mémoire doit servir à construire l'Histoire d'aujourd'hui et de demain. Et il nous semble que donner à entendre et à voir la parole des **femmes des pays arabes et musulmans** est une belle manière de fêter cet anniversaire.

D'abord parce que donner la parole aux femmes des pays arabes et musulmans, alors que, trop souvent, beaucoup la prennent à leur place, c'est rappeler **le rôle qu'elles ont joué dans les combats d'hier et qu'elles poursuivent aujourd'hui**.

Ensuite parce que la dépossession identitaire des femmes est séculaire et n'a pas de frontières. **D'une rive à l'autre, ici et là-bas, les luttes des femmes pour leur égalité et leur liberté se rejoignent**. Comme l'écrit Rayhana : *Il y a encore des femmes violées à Hassi Messaoud en Algérie, il y a encore des femmes vitriolées à Kaboul, il y a encore des femmes qu'on bat, qu'on tue, en France, et en Europe, il y a encore des femmes qu'on n'entend pas ici, parce qu'elles n'osent pas*.

## 24 novembre au Lido à 20 h 30



### Hors jeu de Jafar Panahi,

Iran 2006, 1 h, 28, Ours d'argent Berlin 2006  
Le film a été interdit en Iran. Jafar Panahi a été arrêté le 1<sup>er</sup> mars 2010 à Téhéran et condamné à 6 ans de prison, 20 ans d'interdiction de tourner et de quitter le territoire national. *La réalité est qu'on m'interdit de penser et d'écrire pendant vingt ans, mais qu'on ne peut m'empêcher de rêver que dans vingt ans, l'inquisition et l'immédiation auront laissé place à la liberté d'action et de pensée.*

8 mai 2006 dans un stade de Téhéran : alors que l'équipe nationale s'appête à disputer le match de qualification qui va, ou pas, lui ouvrir les portes de la Coupe du monde. Toute la ville participe à la liesse. Toute la ville ? Pas tout à fait, puisqu'une moitié de la population est privée de match, les femmes ne pouvant, dans la République islamique, se mêler aux hommes...



## 25 novembre au Lido à 20 h 30 Femmes du Caire de Yousri Nasrallah

Égypte 2010, 2 h 15

On y voit une femme de pouvoir, Hebba, animatrice vedette d'un talk-show féminin qui, en menaçant de virer féministe, menace aussi la carrière de son beau fiancé, journaliste ambitieux auquel le pouvoir réclame docilité. S'enclenchent alors les rouages d'un mélodrame politique qui ne cesse de surprendre par l'audace de ses développements, qu'ils soient sociaux, éthiques, sexuels, poétiques ou même économiques, le cinéaste ayant toujours été soucieux d'articuler cette dimension dans la question des rapports conjugaux et de l'islam.

**Tarif unique : 4,5 € la séance**

## Le 26 novembre au Théâtre de L'Union, CDN du Limousin À partir de 14 h 30 – entrée libre en présence de Simone de Bollardière

- Lecture par la C<sup>ie</sup> Asphodèle du texte d'Arezki Mellal : *Marcelle, Denise, un printemps à Limoges*

- Projection du film de Djamila Sahraoui, *La Moitié du ciel d'Alger* France/Algérie 1999, documentaire, 55 mn



Construit de l'espoir et de la mémoire des femmes algériennes, c'est un film qui retrace l'histoire d'une « moitié du ciel » contrainte par l'Histoire et les hommes à faire de sa vie un combat pour être tout simplement.

- Débat avec **Nadia Chaabane**, initiatrice de l'Appel des femmes tunisiennes du 23 janvier 2011, **Sdiga Dauger**, représentante du gouvernement sahraoui en exil, **Fadéla M'Rabet**, écrivaine algérienne.

## À 20h30 : Théâtre (spectacle en abonnement)

### À mon âge je me cache encore pour fumer

Texte de **Rayhana**. Mise en scène : **Fabian Chapuis**

Avec Marie Augereau, Géraldine Azouélos, Paula Brunet Sancho, Linda Chaïb, Rébecca Finet, Catherine Giron, Maria Laborit, Taïdir Ouazine, Rayhana

Dans À mon âge je me cache encore pour fumer, les femmes parlent. Et dans la pièce, on fume, ça sent bon la fumée. Enfin. Les femmes parlent de la guerre, des bombes, des hommes, de religion, de l'amour, du plaisir, de la chair, de la chèze. Elles vivent dans des odeurs de cigarette et des soupirs, elles vivent dans les rires et les sourires, elles vivent du rire car il ne leur reste rien d'autre. Parfois, elles n'ont plus que leurs yeux pour pleurer ; moi, je pourrais presque dire je n'ai que mes yeux pour rire, il ne me reste plus rien d'autre. Leur quotidien, c'est quelque chose que je n'ai pas dit jusque-là, que peu de gens disent... Et je suis toutes ces femmes à la fois. J'ai pensé cette histoire durant mes dernières années en Algérie. Je l'ai peaufinée à mon arrivée en France. Une période difficile pour moi mentalement. Une période de mélancolie, où tout m'irritait, j'étais à vif. J'ai plongé, alors, ma tête et tous mes sens dans le plaisir des mots, de la langue, de l'humour...

RAYHANA, *Le Prix de la liberté* (Flammariion 2010)

### Tarifs non abonnés

19 € plein tarif, 10 € : - 26 ans, demandeurs d'emploi, étudiants, et à partir de 60 ans  
et familles nombreuses, de 10 personnes



## Une peine de mort lente

**Au moment où les États-Unis exécutent sans preuve Troy Davis, en France sont commémorés, en octobre, les trente ans de l'abolition de la peine de mort. On imagine déjà les sourires béats de satisfaction des candidats à la présidentielle, mais c'est aller vite en besogne, c'est oublier la réalité des prisons françaises...**

Il faut dénoncer le mensonge « humaniste » des gouvernements successifs et faire entendre la parole des intéressés, les détenus.

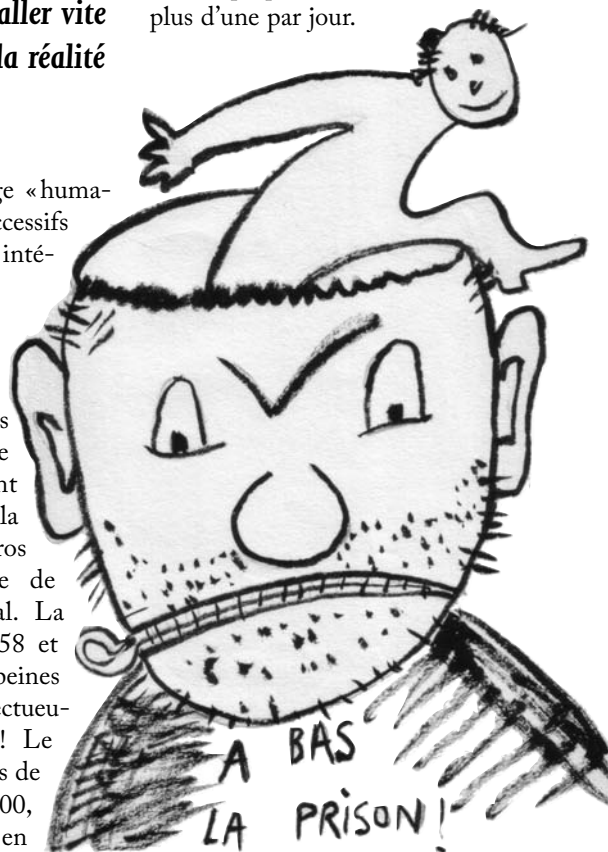
### Quelques chiffres et éléments de réflexion

1978 : date de création des peines de sûreté. On amorce une logique d'enfermement systématique. 1994 : sous la direction de Badinter (le héros de l'abolition de la peine de mort!), nouveau code pénal. La guillotine (19 tués entre 1958 et 1981) est remplacée par des peines de sûreté jusqu'à la mort respectueuses des droits de l'homme! Le nombre de prisonniers de plus de 60 ans triple entre 1990 et 2000, un mort tous les trois jours en détention... En octobre 1981: 31551 prisonniers, plus de 50000 aujourd'hui. En vingt ans, la durée moyenne des peines a augmenté de 71%. 600 perpétuités aujourd'hui.

En 1984: 73 prisonniers de Fleury adressent l'appel qui suit:

« Voltaire réveille-toi, les humanistes au pouvoir sont devenus fous... La gauche humaniste se montre répressivement plus efficace que la droite. Michel Foucault est mort en serrant la main de Badinter, en toute confiance! Le Syndicat de la magistrature s'est endormi

dans ses promotions hiérarchiques, vive la Gauche! Les intellectuels mangent dans la main des maîtres socialistes et se taisent. Et pourtant le haro au laxisme de l'opposition, et l'œuvre réactionnaire d'une gauche empressée de se purger de ce pseudo-laxisme accouchent d'une réalité répressive jamais connue en France. Les chiffres: 392 condamnations à perpétuité en 1984... plus d'une par jour.



Les peines de réclusion à temps se sont aggravées d'un tiers, les peines d'emprisonnement correctionnel ont triplé... Saint Badinter, sois gentil, démissionne!»

### Appel des Dix de Clairvaux en 2006

À ceux de l'extérieur osant affirmer que la peine de mort est abolie, des perpétuités de Clairvaux réclament le rétablissement effectif de la peine de mort.

Silence! On achève bien les chevaux! Nous, les emmurés vivants à perpétuité du centre pénitentiaire le plus sécuritaire de France, nous en appelons au rétablissement effectif de la peine de mort pour nous. Assez d'hypocrisie! Dès lors qu'on nous voue en réalité à une perpétuité réelle, sans aucune perspective effective de libération à l'issue de notre peine de sûreté, nous préférons encore en finir une bonne fois pour toutes que de nous voir crever à petit feu... « la République des lumières et des libertés » de 2006 nous anéantit et nous torture tranquillement en toute apparente légalité.

Le 9 octobre, la France commémore l'abolition de la peine de mort. Tous nos dirigeants, nos intellectuels, nos artistes se féliciteront sans aucun doute de cette réforme. Mais la réalité est autre. Et nous, détenus longues peines, subissons une autre forme de mise à mort, c'est la mort lente. Cette mort-là est beaucoup plus perverse et plus violente. Il y a vingt ans on nous coupait en deux, aujourd'hui on nous tue à petit feu. Les peines ne cessent de s'allonger, la peine perpétuelle est réelle: une longue agonie derrière les murs pendant des vies entières. Plus de guillotine mais une souffrance indescriptible nous tarade année après année. À cela s'ajoutent tous les instruments de torture mis à la disposition de nos tortionnaires: quartiers d'isolement, quartiers disciplinaires, la camisole chimique pour les plus faibles. Tous ces politicards de tous bords et la gauche caviar qui vont fêter l'abolition de la peine de mort – autour de petits fours et de verres à champagne, se tapant sur l'épaule en se félicitant de la bonne marche de la justice française et de l'application des peines – me filent envie de gerber, je ne veux pas et ne peux pas cautionner autant d'hypocrisie, vous ne devez pas cautionner autant d'hypocrisie.

La peine de mort existe toujours, il n'y a aucun doute, les détenus longue peine en sont les principales victimes.

PHILLIPE DE LA CENTRALE D'ARLES

## À plat les murs !

**Cette histoire parle de faits réels, que ce soit l'attaque de la prison de Limoges, en 1974, comme celle du 19 avril 1905.**

LE TRACTOPELLE rompt le silence paisible de la campagne limousine, en cette heure tardive de la nuit de Noël. Marc, calé dans le fauteuil à suspension hydraulique, enclenche la troisième. Les cent chevaux de l'engin le portent puissamment et lentement vers son but; Les néons de la voie express trouent le brouillard. Ils répandent une lumière diffuse.

Marc vient de récupérer l'engin qui dormait sur un chantier, au cœur de la zone industrielle Nord. Il n'a eu aucun mal à en trouver la clé de contact. Elle était accrochée à un tableau. Son pied-de-biche, sa « plume », a eu rapidement raison de la porte. Maintenant il roule sur la voie express qui prolonge la Nationale 20. Il va enfin réaliser son rêve. La ville approche. La cité de la Bastide se dresse au fond de sa perspective. L'engin gravit la pente. Le vert du feu tricolore se répand en flaque sur la chaussée humide. Il est tard. Malgré cela, de nombreux petits points jaunes quadrillent les façades grises de la cité.

C'est la trêve de Noël. Demain les pros n'iront pas travailler. Marc le sait. Il est passé par là lui aussi. Il longe le cimetière. Il descend l'avenue du Général-Leclerc. Il est dans Limoges. L'avenue est tout éclairée. Sur le trottoir des passants le regardent, sans doute étonnés par la présence d'un engin de travaux publics à 23 heures, la nuit de Noël. Marc s'en moque. Il passe la quatrième. L'aiguille marque 20 km/h. Il connaît bien son engin. Cela fait juste un mois qu'il est sorti de son stage Afpa de conducteur d'engins. L'ambiance n'y était pas marrant. Les enseignants s'y prenaient pour de petits chefs. Ses camarades n'étaient guère plus réjouissants. Leurs côtés infan-

tiles l'avaient agacé, agressé même. Sortis du boulot où ils étaient totalement soumis, ils ne pensaient qu'à se saouler ou se faire des blagues douteuses. Tout au long de son stage sa révolte s'était exacerbée. Il avait pris conscience de l'isolement. Mais il s'était approprié une technique qu'il mettait ce soir au service de ses désirs.

L'avenue du Général-Leclerc est longue et l'engin, même en vitesse de croisière, roule lentement. Tout le long des panneaux publicitaires rythment sa progression. Ces panneaux clament insolentement le bonheur par la consommation et excluent un peu plus ceux qui ne peuvent consommer. Marc pense aux prisonniers, exclus parmi les exclus. Certains, s'ils ont de la famille, ont dû recevoir leur colis de cinq kilos réglementaire. Demain ils mangeront la traditionnelle dinde surgelée servie dans toutes les prisons de France. Mais demain, à Limoges, par l'action de Marc, elle prendra peut-être une autre saveur.

Le tractopelle, avec ces cent chevaux, roule lentement et fait un bruit épouvantable. Les riverains encore éveillés, alourdis par leur réveillon, n'y prêtent aucune attention. Marc continue, déterminé. Il s'engage place Carnot, fait le tour du rond-point, passe devant la vieille halle et attrape la rue François-Chénieux. Sur le trottoir, des fêtards éméchés marchent péniblement. Ils gesticulent et chantent de bon cœur. Marc ne se sent pas concerné. Dans ce moment présent, il a une distance aux choses qu'il n'a pas dans une situation normale. Les vitrines de nombreux magasins sont illuminées et clignotent au rythme des guirlandes élec-



triques. Il longe la faculté de médecine qui dort, protégeant la morbidité de ses salles de dissection et la morosité de ses amphithéâtres. Sur le mur un bombage : Désarmons le béton. Marc le connaît déjà. Il l'avait découvert lors du repérage de son parcours. Il se marre tout seul. C'est de la provocation. Le béton, il va s'en occuper. Il est là pour ça. Si ça marche, il y en a qui ne sont pas près de l'oublier!

Devant la caserne de la Visitation, la sentinelle ne fait pas attention à lui. Triste et endormie, elle attend la fin de son service pour rejoindre le poste de garde d'où parviennent des bruits de fête et de rigolade. Au bout de la rue, Marc aperçoit la place Denis-Dussoubs tout illuminée. La ville semble un peu reprendre vie : c'est la fin des séances de cinéma. Les derniers spectateurs sortent frileusement. Ils ne s'attardent guère sur la place. Derrière les vitres embuées du Café de Paris, des consommateurs sont attablés. Le but approche. Marc n'est pas très à l'aise. La tension monte. Il n'aimerait pas se trouver face à une patrouille de flics. Comment pourrait-il expliquer sa présence sur un bull, d'autant plus qu'il est piqué?

Heureusement pour lui, ceux-là aussi pensent que c'est la trêve et font plus ou moins la fête dans leur commissariat. Marc a peur mais il est déterminé. ►►



# PRISON

Il peut laisser tomber son projet, partir. Il n'a de compte à ne rendre à personne. Il continue. Il rétrograde en troisième pour aborder la place. Ses yeux inspectent, interrogent chaque vitrine, chaque passant. Il sait ce qu'il a à faire. Il n'aimerait pas échouer si près du but. Il se souvient de ces militants maos qui avaient investi Fauchon, au moment de Noël et qui l'avaient pillé. Ils avaient distribué ensuite les boîtes de foie gras dans les bidonvilles de Nanterre. Marc était lycéen à ce moment-là. Il avait suivi cette histoire par la presse. Ce geste lui avait beaucoup plu. Quand il avait monté son action de ce soir, il donnait à son geste la même signification que celle qu'il avait attribuée aux maos à l'époque. Il remonte le boulevard Victor-Hugo. Sur sa droite le Café de la Poste, chez Dudule pour les habitués, dort paisiblement. Après demain il y retournera, si tout se passe bien. C'est le café où il se sent bien, un peu sa maison même. Le poêle au milieu de la salle lui réchauffe le cœur par son odeur de bois brûlé. Ici il y a toujours un copain pour discuter ou jouer aux échecs. On y trouve toute sorte de personnes et de denrées, y compris du shit. Mais ce n'est pas le moment de s'attendrir. Marc oublie tout ça et se crispe sur son volant. Il tourne à droite et débouche en plein sur le champ de foire : la place Winston-Churchill. La prison se dresse, banale, 200 mètres plus

loin. Son long mur gris et hermétique ferme la perspective. Marc repasse la quatrième et traverse la place. Il est près de minuit. Elle est déserte hormis quelques voitures qui y dorment chaque nuit. Marc poursuit son avancée. Il a mal au ventre. Tous ses sens sont à fleur de peau. Il n'a plus envie de rire. Il se dirige jusqu'à la porte principale. C'est à cet endroit qu'il a choisi de frapper. Il se met en face. Par une manette il abaisse le godet jusqu'à un mètre du sol. Il s'arrête. Il passe la première et fonce. Il emboutit la porte métallique avec force.

La porte cède. Marc a envie de partir, d'en rester là. Mais la rage le prend. Ça a été trop vite, trop facile. Il fait marche arrière et attaque le mur. Le vacarme reprend. Une partie du mur s'effondre. Les pierres tombent autour de lui. Il n'y fait plus attention. Il poursuit consciencieusement son travail. Le trou est béant. Il découvre la cour d'honneur de la prison. À 150 mètres, un automobiliste médusé a assisté à la scène. À l'intérieur aucune réaction. Les gardiens doivent cuver leur réveillon ou bien ils sont morts de peur pensant à une attaque généralisée de la prison.

Cette prison dont la porte est enfoncée pour la deuxième fois dans son histoire. La première fois, c'était le 19 avril 1905. Des ouvriers l'avaient attaquée pour libérer leurs camarades. Ils avaient défoncé la

porte avec un bélier. L'armée avait tiré. Un jeune ouvrier de vingt ans avait été « tué par des balles françaises », pour reprendre l'épithète gravée sur sa tombe. Le grand-père de Marc l'avait amené, quand il était gamin, voir cette tombe, au cimetière de Louyat, à Limoges. Marc s'en souvient comme si c'était hier. Ce soir, à lui tout seul, il a fait mieux que la cinquantaine d'ouvriers avec un bélier. Cette brèche énorme révèle le mur si anodin d'ordinaire ; ce mur qui permet l'enfermement. Pourtant ce mur, à lui seul, n'est rien. C'est tout ce qu'il cache qui fait la prison. Lui, s'est attaqué au mur et c'est, pense-t-il, aux prisonniers eux-mêmes de s'attaquer à ce qu'il y a derrière. Il enclenche la marche arrière. Il s'arrête. Il passe la marche avant. Malgré la trêve, il ne faut pas rêver. Il faut penser à s'arracher. Les flics vont sans doute rappliquer sans tarder. Il descend la place et s'engouffre dans la rue Bernard-Palissy. Il s'arrête un peu plus loin. Il sort de sa cabine. Il remet son blouson et son écharpe. Il est pressé de déguerpir. La mobylette qu'il avait laissée là dans la journée l'attend au même endroit. Personne ne la lui a piquée, heureusement ! Il l'enfourche, et encore tout excité par sa folle équipée, il disparaît dans la nuit. Il va rejoindre ses potes. Ils l'attendent pour réveiller.

CHRISTOPHE

## Le bruit se rapproche...

*LE BRUIT SE RAPPROCHE. À intervalle régulier. Bruit de verrous, bruit de clés. La porte s'ouvre, la lumière jaillit, troublant la demi-pénombre. Bonjour. Mot neutre et administratif qui ne veut surtout pas dire que ce jour te soit bon, mais lève-toi, c'est l'heure. L'heure de quoi ? Les chaussures, la veste et le pantalon qui ont passé la nuit dans la coursive, il faut les rentrer, les enfiler, se laver, plier ses draps, ses couvertures... Pourquoi ? Parce que ! La porte se ferme, la serrure claque. Dehors, la neige éclaire la nuit. Nuit d'hiver, atmosphère. Bruit de chariot poussé dans la coursive. Les clés font claquer les serrures. Timbale en plastique. C'est le café, bout de pain. Quelques gorgées avalées lentement, traversé de toute sorte de rêves. La lumière du jour apparaît au travers des barreaux : barreaux de béton, barreaux en fer et de grillages. La nuit repose alors que le bruit des portes et des clés agressent, les pas des porte-clés agacent. À quinze mètres de la fenêtre, la perspective est coincée par un mur de béton. Du béton qui n'a pas été désarmé, malheureusement. Partout des murs, murs mur, mur plancher, mur plafond. Tout est scellé, figé. Le mobilier est prisonnier. Ça fait partie de la règle, paraît-il. Il faut nettoyer le sol, « ça passe le temps », a dit*

*la gaffe. Eau de Javel et serpillière. Attendre que ça sèche. Le lit, la plaque en mousse et un des six livres réglementaires posés sur les étagères. Somnolence, lente désespérance et brûlures d'estomac. Bruits de clé sur la porte. « Promenade ! » Traduction : préparez-vous à sortir pour la promenade. Bruits de serrure. Les bras sont levés, le corps est fouillé. Départ. Trois grilles plus loin, c'est la cour. La porte se ferme. Le ciel est grillagé. La solitude se poursuit par une marche, d'un bon pas. Huit pas... Le mur, demi-tour, huit pas... Le mur... Demi-tour... Huit pas... Les narines aspirent cet air frais et matinal. Des morceaux de discussion, des morceaux des voix de ceux qui ne sont pas isolés, arrivent dans la cour. Le grillage, les parpaings, le grillage. Mal de tête. Il fait froid. Au-dessus du grillage, un mirador orné au beau milieu par un buste anonyme dont les yeux et les oreilles lui servent d'outil de travail et seulement d'outil de travail. Les serrures claquent, les portes s'ouvrent. Le disque est rayé, ça fait des milliards d'heures qu'un détraqué l'a enclenché... Les portes se ferment, les serrures claquent. Les livres ont été déplacés, le courrier a été relu... Le disque est vraiment rayé pour toutes les chansons.*

*Christophe, Bordeaux, 1984*

## « Liberté sur paroles »

**Publiée en 1995, cette rare contribution à l'histoire du Comité d'action des prisonniers (CAP) par Christophe Soulié\* ne peut que renforcer les convictions des partisans de l'abolition de la prison. Pour les autres, le choc inhumain et dégradant d'une incarcération personnelle serait-il susceptible de leur ouvrir les yeux ?**

BABETTE AUERBACHER, avocate, précisait lors de l'émission « Taule ondulée » sur la libre Radio trouble-fête (RTF) de Limoges, en 1984 : *L'enfermement, ce n'est pas seulement des murs mais c'est aussi ne pas avoir sa parole, c'est être infantilisé.*

Parler, écouter, comprendre s'avère très dur dans les ténèbres de la détention. La soumission totale de tous est exigée à chaque instant. L'expression créative contre le fatalisme carcéral reste difficile et substantiellement rebelle.

« La prison n'a pas toujours existé. Elle n'a rien de naturel. C'est une construction à la fois matérielle et idéologique. Sous sa forme actuelle, elle n'a pas deux siècles d'existence. Elle a fait la preuve, depuis longtemps, de son inutilité, du moins si on prend au pied de la lettre le discours qui la légitime. Elle ne répare aucun dommage. Elle n'amende pas non plus le condamné. Elle n'élimine pas davantage puisque la majorité de ceux qui y rentrent finit toujours par sortir. Elle déplace dans le temps toute une série de problèmes, tout en les aggravant.\* »

Pierre Vianson-Ponté, ancien éditorialiste du *Monde*, reconnaissait que la conception du respect de l'homme se trouve au cœur du débat sur les prisons : « L'enchaînement part de la police et de

la justice, met en question la loi, l'autorité, l'État, et aboutit ainsi à ces interrogations sur la dignité humaine, sur la liberté, sur la violence qui sont ressenties avec acuité dans la jeunesse, même si les réponses que chacun leur donne sont différentes, voire opposées. »

« Que fait donc la prison ? » se demandait Robert Badinter, avocat et ancien ministre de la Justice. Elle viserait à réinsérer le prisonnier. Mais elle sert à exclure dans une léproserie pénitentiaire les humains déclarés dangereux ou soupçonnés de l'être. Par son existence et son fonctionnement même, ce système génère l'arbitraire dans une zone indigne de non-droit. Pourquoi donc supportons-nous les prisons ?

Étienne Bloch, ancien juge, s'étonnait qu'avec « le progrès des connaissances médicales, psychologiques et sociologiques, qu'avec la transformation de la notion et du but de la peine, la prison dont l'effet est la dégradation de l'individu existe encore. »

La souffrance, toujours stérile, doit être combattue et la dignité humaine est une valeur permanente et universelle qui ne supporte aucune discrimination.

Jean-Jacques de Félice, avocat des insoumis, justifiait ainsi la révolte des prisonniers : « Dans l'exercice de notre métier, nous avons constaté l'inacceptable et notre problème sera de savoir pourquoi nous l'avons si longtemps toléré. » Le droit des détenus à l'insurrection fait partie des droits humains élémentaires.

Le Groupe d'information sur les prisons (GIP) se développe en 1971, pour briser le mur de silence autour des lieux d'incarcération. Michel Foucault, philosophe, Pierre Vidal-Naquet, historien de la Grèce ancienne, Jean-Marie Domenech, directeur de la revue *Esprit*, signent le premier manifeste du GIP. Gilles Deleuze et Denis Langlois sont rejoints au sein de la commission d'enquête par Claude Mauriac, fils de l'écrivain, ancien secrétaire particulier du général De Gaulle en 1945 et en 1971, journaliste au *Figaro*.

L'enquête du GIP, prise sous la dictée des détenus, exprime les souffrances que ces boucs émissaires ne peuvent plus supporter dans les poubelles sociales. Beaucoup se retrouvent en prison non pour s'être rebellés, mais pour avoir au contraire trop bien appris les leçons de l'arrivisme et de l'argent.

Il faut supporter l'arbitraire des surveillants qui se permettent les réflexions les plus déplacées. Ils sont les rois : idiots, ivrognes, bornés, de mauvaise foi ou frustrés, ils ont toujours raison contre la parole des prisonniers et font envoyer leurs victimes au mitard.

Serge Livrozet sort de Melun en 1972. Il arrive au GIP porteur de la révolte et supporte mal que des intellectuels parlent à la place des prisonniers (cf. *La Sortie de prison*, livre de Jacques Lesage de La Haye). Il fonde alors le Comité d'action prison (CAP), dont les animateurs sont d'anciens détenus.

Le CAP entend mettre fin à la prison qui produit les situations de violence.

Réagissant contre les réducteurs de tête et tueurs de désir de l'administration pénitentiaire, ils rappellent l'idée élémentaire que l'activité sexuelle est indissociable de la vie.

Les femmes du CAP-Fresnes mettent en évidence que la justice sert un système de domination et ne se préoccupe pas du consentement des femmes, mais de l'atteinte au droit de propriété de l'homme sur le corps de sa femme. Les violeurs sont poursuivis pour assurer l'ordre établi et non pour protéger les femmes.

### Punir aggrave les problèmes

Françoise Hoffet précise que l'institution judiciaire ne fera pas « disparaître les viols, les coups, les lâchetés des hommes, pas plus d'ailleurs qu'elle ne supprimera le vol ou l'assassinat ».

Jacqueline Knobelspiess souligne que des féministes prétendent se libérer en allant dans le sens de la répression : « Elles envoient régulièrement des hommes [en prison] pour un total d'années

\**Liberté sur parole*, Christophe Soulié, éd. Analis, 18,29 €.



# PRISON

effarant ! Les sentiers tortueux d'un tel raisonnement m'échappent toujours, comme il est vrai que la prison est là pour rassurer les imbéciles, les débiles qui s'imaginent encore être protégés par des flics, des procès aux lourdes sentences et des murailles.»

Il est possible de se demander si incarcérer un violeur n'est pas encore plus absurde que pour un autre délinquant. Un violeur est un humain qui n'a pas appris à reconnaître dans la personne violée un être à part entière. Sera-ce dans une prison d'hommes, où les rares femmes que l'on voit sont intouchables, inabordable ou derrière les grilles d'un parloir, qu'il apprendra autre chose ?

Opposée à la prison en toutes circonstances, Hélène Crié dit qu'il faut empêcher les viols, «se battre contre la mentalité phallogratique des mecs, contre les affiches sexistes, les journaux pornos...»

Démontrant la mécanique quotidienne de fabrication de l'exclusion sociale, Dominique Naucodie, juriste et militant des Boutiques de Droit, explique qu'il «vaut mieux revendiquer son droit au logement plutôt que de s'excuser de ne pas avoir les moyens de payer son loyer, défendre son droit à la culture plutôt que d'attendrir le juge parce qu'on a volé des disques. En bref, il vaut mieux attaquer que se défendre. Le bouc émissaire doit devenir le joker.»

Jacques Lesage de La Haye, devenu psychologue en détention, raisonne en termes d'évolution : «Une société qui n'accepte ni les tortures ni les mutilations, qui respecte assez la vie pour ne pas condamner à mort, en vient inéluctablement à se poser les questions de la privation de la liberté et de la peine capitale. Lorsque la faute n'apparaît plus comme la trame intrinsèque de tout acte délictueux ou criminel, la punition devient caduque. À partir du moment où les juristes commencent à penser que le concept de faute ne ressortit pas à leur domaine, mais plutôt à celui de la psychologie, de la sociologie, de l'ethnologie ou de l'anthropologie, nous arrivons à un stade plus mûr de la réflexion en matière de délinquance et de criminalité. [...] Fermer les prisons n'est plus une utopie, ni même une idée révolutionnaire.

C'est seulement une réforme. La prison doit cesser d'exister. Destructrice d'hommes, elle est inutile et même nuisible.»

La prison, instrument de recrutement pour l'armée et le milieu (prostitution, trafic de drogue, chantage, etc.), sert uniquement à réprimer les personnes les plus démunies et à maintenir la domination des plus riches.

Les vrais délinquants sont au pouvoir : «Entre les quarante milliards de fraudes diverses, détournements de fonds, pots de vin et le milliard et demi de la "délinquance" reconnue, il n'y a pas de commune mesure.\*»

Selon Uriel, la prison reste inutile et néfaste dans son essence même qui est la privation de liberté, «parce qu'elle irresponsabilise l'être humain en l'infantilisant. C'est par cela qu'elle tue en lui tout son potentiel créatif, par la suppression de nombreuses sensations liées aux couleurs et aux sons. Elle entraîne ainsi un dépérissement de l'imagination.»

## Journal des prisonniers

Le journal du CAP (1972-1980) a été un instrument très concret d'émancipation, livrant chaque mois des conseils pratiques sur la manière de se défendre dans la vie quotidienne. Il fournit une contre-information sur les «faits divers» et donne la parole aux victimes (qui existent, valent moralement autant que les

*« Dans les États actuels, une nouvelle loi est considérée comme un remède à tous les maux. Au lieu de changer soi-même ce qui est mauvais, on commence par demander une loi qui le change. Ce qui maintient le crime, outre l'oisiveté, c'est la loi et l'autorité. Il est connu que la peur de la punition n'a jamais arrêté un seul assassin. Celui qui va tuer son voisin par vengeance ou par misère ne raisonne pas trop sur les conséquences et il n'y a pas d'assassin qui n'ait eu la ferme conviction d'échapper aux poursuites. Les trois quarts de tous les "crimes" sont inspirés par le désir de s'emparer des richesses appartenant à quelqu'un. Cette catégorie immense de "crimes et délits" disparaîtra le jour où la propriété privée cessera d'exister. »*

*Il est connu que la peur de la punition n'a jamais arrêté un seul assassin. Celui qui va tuer son voisin par vengeance ou par misère ne raisonne pas trop sur les conséquences et il n'y a pas d'assassin qui n'ait eu la ferme conviction d'échapper aux poursuites.*

*Les trois quarts de tous les "crimes" sont inspirés par le désir de s'emparer des richesses appartenant à quelqu'un. Cette catégorie immense de "crimes et délits" disparaîtra le jour où la propriété privée cessera d'exister. »*

**PIERRE KROPOTKINE (1842-1921)**

coupables et subissent cruellement le déterminisme social).

Avec l'écrit, il est possible de démonter les mécanismes qui amènent à une condamnation. Le journal dure, n'est pas périssable et circule.

Jean Lapeyrie, pour qui chaque inculpé doit être acteur de son problème, renverse la position d'accusé : «Pour nous, la référence est très simple, c'est la saloperie du système d'en face. C'est lui qu'on prend comme référence, sa violence, ses crimes, ses vols. On lui renvoie sa morale dans la gueule.»

En octobre 1990 est fondé l'Observatoire international des prisons (OIP), par Bernard Bolze, journaliste (qui avait été emprisonné en 1979 pour son insoumission au service militaire). Son objectif se limite à surveiller les conditions de détention et alerter sur les violations des droits des prisonniers.

Plus dynamique, l'Action pour l'abolition des longues peines (APALP) se constitue en 1991 contre les peines de substitution généralisées depuis l'abolition de la peine de mort.

Antonio Gramsci pointait les dangers des pratiques d'autodéfense, voire de «légitime» défense : «Il existe dans tous les pays une couche de la population – la petite et moyenne bourgeoisie – qui croit pouvoir résoudre les problèmes les plus considérables avec des mitrailleuses et des pistolets, et cette couche est la terre nourricière du fascisme, dont elle fournit les cadres.»

La police et l'armée, dont l'essence fasciste saute aux yeux, renforcent le sentiment d'insécurité. Elles le portent parce qu'elles en vivent et, comme toutes institutions, elles aspirent à devenir plus puissantes encore.

«Que faire des criminels?» est une question criminelle selon Catherine Baker, journaliste. Elle perpétue le piège consistant à nier l'individu de siècle en siècle.

La suppression de la prison, tout comme celle de l'armée, reste une nécessité première pour récupérer notre dignité humaine.

RENÉ BURGET

# La parole à Christophe

**Le projet de construction d'une nouvelle prison à Couzeix, devant regrouper les détenus de Guéret et de Limoges, a été abandonné. Faut-il s'en réjouir? Il y aura donc une rénovation des prisons des deux chefs-lieux. Ces réhabilitations d'immeubles vétustes coûteront très cher tout en ne résolvant pas les problèmes de surpopulation. Celle-ci diminue artificiellement, à la suite de modifications qui portent, par exemple, une cellule pour deux à une cellule pour trois...**

**LA VACHE QUI... – Qu'est-ce qui a changé selon toi en prison depuis ta sortie fin 1980?**

**Christophe** – Tout d'abord, à l'époque où j'y étais il y avait 35 000 prisonniers en France, et maintenant on doit être autour de 70 000. La population pénale a doublé. La politique pénale s'est durcie.

En 1980, le discours sur la prison était encore celui issu de la Résistance, celui de la réinsertion, du reclassement. Ça a commencé à basculer dans les années 1970 avec la réforme de 1975, consécutive aux révoltes de 1974, qui introduit plusieurs régimes de détention: d'un côté, on «améliore» les conditions pour une bonne partie des condamnés et, de l'autre, on crée les QHS pour isoler les détenus jugés dangereux. Deux façons de gérer les mêmes peines, il y a donc rupture du principe d'égalité. Après 1975, ça n'a fait qu'empirer. Ils voulaient casser les révoltes, casser toute organisation collective. En 1982, avec la suppression de la peine de mort, la prison à vie devient l'alternative. Des prisons sont construites pour pouvoir garder les gens très longtemps, notamment Moulin-Yzeure ou Saint-Maur-Châteauroux, cette dernière construite avant, mais sur ce modèle idéologique du sécuritaire, pour des peines de sûreté incompressibles.

La surpopulation des prisons actuelles s'explique de cette façon. Les juges donnent moins de libérations conditionnelles, on met plus facilement des gens en prison, les peines s'allongent, ils sortent moins, on donne plus de peines de sûreté. À Limoges, il y a jusqu'à 3 prisonniers par cellule, une paillasse par terre et deux lits superposés et pas d'autre espace pour vivre.

La population des prisons change aussi. On crée de nouveaux délits, le nombre de sans-papiers en prison

explose. On aggrave la récidive, la population pénale a tendance à vieillir. Avec la liquidation de la psychiatrie, on soigne dorénavant la folie par l'enfermement carcéral. On veut aller vers les 100 000 détenus d'ici à 2020. Il n'est plus question d'améliorer le sort des détenus. On choisit l'État pénal par rapport à l'État social. D'où l'appel à des fonds privés pour construire les prisons, pour quadriller l'Hexagone, et en faire aussi un outil de développement local. C'est le cas d'Uzerche, qui récupère une partie des prisonniers condamnés des maisons d'arrêt de Limoges et Guéret. Cette prison a été réclamée par la mairie de l'époque (en 1987) à Chirac, alors Premier ministre, aux dépens d'un projet culturel.

L'été dernier, des textes dénonçant les conditions de détention de cette prison sont sortis. La différence avec les années 1970 et les différents mouvements qui ont secoué alors le monde carcéral, c'est que les relais politiques à l'extérieur pour les soutenir n'existent plus.

Je ne veux pas me battre pour rénover les prisons, mais je soutiens les prisonniers qui se battent sur leurs revendications. Là où il faut se battre, c'est contre la construction de nouvelles prisons car là il y a un enjeu politique, un choix de société. C'est une bonne chose que le projet de prison de Couzeix ne se fasse pas. Plus ils construiront de prisons, plus il y aura de gens qu'ils y mettront, il y aura toujours surpopulation.

La question essentielle est celle-ci: qui va en prison? Ce n'est pas la bourgeoisie, ce sont les jeunes des quartiers.

Quand j'étais à Limoges, dans la cour je me retrouvais avec les jeunes de La Bastide ou de Beaubreuil et aussi avec des Manouches. n

Ma page blanche, je te mets à plat sous ma main,  
Une survie, un salut,  
Espace unique pour créer du lien  
En ce terrible univers où l'on vit reclus,  
Seuls les cinq barreaux sont crayons du matin.  
Ici, depuis longtemps la vie n'est plus  
Qu'un rôle, une forme lointaine,  
un chagrin.  
Ma page blanche, mon fil ténu  
Entre espoir et désespoir, sublime  
et malin.  
Faire un dessin! Une image de liberté,  
un surplus.  
Un symbole fort. Un voilier fier et serein.  
Bateau ivre. Toutes voiles gonflées  
fendant le flux  
Des alizés et des marées. Loin... très  
loin...  
Lui conférer du réalisme, plus vrais  
que vue,  
Tracer avec rage, ferveur, grand soin,  
Et se fondre aux éléments sans retenue,  
Voguer loin de tout ce qui est vain.  
Puis quêter vigilant la Terre inconnue  
Où la vie a des goûts de festins.  
Oublier les barreaux et les murs  
de ce triste pus,  
Être sourd aux cris, aux esprits  
malsains,  
Gommer cette chute aux enfers,  
les rêves perdus,  
Faire ressurgir l'envie, des cendres  
arracher demain,  
Crayonner le futur, aller vers sa mue,  
Rien n'est définitif, enfanter le grain,  
Chasser l'ivraie comme un mal absolu.  
Esquisser la proue, les cordages. Pas  
trop fins!  
Hisser les couleurs hautes et fières.  
Être entendu!  
Sillonner les mers, fuir libre. Être  
enfin!  
Dans un angle de la page, quelque  
chose en plus,  
Une boussole et un sextant pour aller  
loin,  
Plus loin que cette laideur, cette prison  
qui tue,  
Plus patiemment laisser venir  
le gardien,  
Le fracas de la porte pour une heure  
de vécu,  
Et savoir qu'il n'y a plus rien,  
Pas l'ombre d'un détenu,  
Seulement une page blanche,  
mon lien,  
VIDE, à nue,  
Comme après la marée, loin... très  
loin...

## Expérience en CEF : c'est un enfer(mé)

**Notre cher Limousin a l'extrême privilège d'héberger deux Centres éducatifs fermés (CEF) pour garçons, l'un en Haute-Vienne pour les 13-16 ans et l'autre en Corrèze pour les 16-18 ans.**

ENCORE faut-il que les jeunes envoyés en prison soient considérés comme « fragiles » et ne pouvant endurer la vie carcérale (qui le peut?) ou en danger (qui ne le serait pas?) pour pouvoir intégrer ce type d'établissement. Les douze places des 16-18 ans sont recherchées! Le jeune multi-récidiviste qui remplit ces conditions aura son ticket d'entrée en tant qu'alternative à sa peine de prison pour six mois renouvelables une fois.

Les CEF sont le résultat des politiques sécuritaires. Une prétendue alternative à la prison pour des mineurs délinquants. Quel beau projet, considéré comme la réponse à la délinquance! Il est vrai que la prison n'est pas bonne pour nos jeunes! Cela confirme sans l'avouer que la prison n'a jamais été ni une solution ni permis la

réinsertion. On veut nous faire croire que l'échec des prisons ne concerne que les mineurs, qu'elle est inadaptée pour eux. Il faut du social pour les délinquants avec cet objectif très original de réinsertion!

En conséquence, il n'y aura pas de matons dans ce nouveau domaine de pré-fabriqués (qui ne résisteront pas longtemps et qu'il faudra reconstruire encore et encore), avec grilles et caméras. Il n'y a que des travailleurs sociaux pour surveiller, ouvrir les grilles, faire les fouilles, distribuer des clopes, j'en passe et des meilleures. C'est bien connu : c'est la vocation des travailleurs sociaux de travailler contre son public et non avec! Comment établir une relation de confiance (la base de notre métier d'éducateur) quand on joue un rôle de flic?!

Ainsi le quotidien en CEF consiste à vérifier que les enfermés sont bien à leurs ateliers dans la journée et à surveiller où ils se trouvent dans l'établissement en soirée. Le week-end, c'est sortie payante. Il leur faut un mois pour obtenir ce droit. Et l'éducateur doit les accompagner au cinéma, au MacCrado, au bowling, acheter des vêtements de marque, etc. Que des sorties de consommation! Cette consom-

mation salvatrice qui, pour beaucoup, a causé leur arrivée dans ce lieu!

Il est sûr que pour les travailleurs le salaire n'est pas dégueu! Normal, car quand on est un tant soit peu humaniste (ce qui constitue le leitmotiv de tout travailleur social – non, je ne suis pas naïve!), ce n'est pas dans les CEF qu'on souhaite aller travailler! Donc on appâte par l'argent!

Question subsidiaire : d'où vient tout ce pognon investi dans ces constructions précaires, ces salaires... à l'heure où tous les budgets du secteur éducatif et social sont réduits? La Protection judiciaire de la jeunesse reste bien vue, elle, au contraire des vrais centres sociaux – où la majorité des jeunes en CEF sont passés à un moment ou un autre de leur vie et où il n'y avait pas de fonds pour faire un travail d'accompagnement correct.

Argent gaspillé dans de fausses solutions, mais qui donnent une bonne image aux braves gens, bons Français qui regardent TF1!

Investir en amont éviterait de faire croire que la seule solution réside dans l'ouverture de ces nouveaux centres de redressement! POILAGRA T.

## Stop à la précarité : les EVS agissent !

**Les Emplois de Vie Scolaire étaient jusqu'à présent un soutien indéniable au bon fonctionnement des écoles, mais...**

CES PERSONNELS recrutés sous les différents contrats aidés qui ont émaillé ces dernières années (CAV, CAE, CUI, etc.) étaient maintenus à la limite du seuil de pauvreté. Leur seul espoir était qu'une formation devait être obligatoirement mise en place par l'employeur afin que leurs contrats débouchent sur une insertion permettant aux travailleurs et travailleuses d'obtenir un CDI.

L'Éducation nationale a donc eu recours à ces contrats de droit privé afin

de pourvoir des emplois durables. Cette pratique, interdite dans le secteur privé, est pourtant tolérée dans le public. Mais une fois ces personnels arrivés à la fin légale de leur contrat, l'administration les a donc jetés sans aucun ménagement, et surtout sans avoir rempli son devoir de formation, bien que celui-ci soit explicitement stipulé dans les conventions signées.

C'est donc sur ces bases-là que trois ex-EVS de la Haute-Vienne, soutenues par le syndicat des Travailleurs de l'Éducation de la CNT Limousin et M<sup>e</sup> Gay, attaquent l'Éducation nationale aux Prud'hommes le 11 octobre prochain.

De nombreux jugements similaires ont déjà été rendus par d'autres tribunaux et ont généralement permis de requalifier les CDD successifs en CDI, condam-

nant l'employeur au motif d'une rupture sans raisons fondées d'un CDI. L'Éducation nationale a également été obligée dans la plupart des cas de payer des indemnités de l'ordre de 10 000 €.

Parce que ces personnels ont été traités avec le plus grand mépris, parce que ces emplois devraient correspondre à des postes statutaires de la fonction publique, parce que les Prud'hommes sont la seule instance permettant à ces travailleurs de faire valoir leurs droits et, enfin, parce que c'est un moyen légitime de compenser les mois (voire les années) de salaire de misère, il faut espérer que cet État qui, par abus des contrats précaires, reste le principal créateur de pauvres, sera lourdement condamné.

ALEXANDRE POUCH

## Stop Civaux !

**SITUÉS dans le département de la Vienne, les deux réacteurs de Civaux se trouvent à vol d'oiseau dans un rayon de 80 km de la préfecture du Limousin.**

EN MOYENNE, de 1923 à 1977 (avant la construction du réservoir artificiel de Vassivière), le débit de la Vienne atteint péniblement 74 m<sup>3</sup>/s. Ce niveau d'eau ne permet pas la dilution normale des effluents liquides d'une centrale nucléaire. D'ailleurs, Limoges ne s'appelait-elle pas Augustoritum (le gué Auguste sous l'empire romain)? Jamais cette rivière n'a donc formé un obstacle réhibitoire à franchir.

Ceci explique que le permis de construire de Civaux n'a été accordé qu'avec des réticences, en 1988. Il sera modifié deux fois pour porter « officiellement » le second réacteur de 900 à 1 400 MW.

Le problème du refroidissement s'aggrave avec d'une part cette deuxième tranche et d'autre part avec une augmentation de puissance multipliée par 1,5.

Le 24 décembre 1997, le plus jeune des réacteurs de France (Civaux 2) produit son premier kWh. Mais en liaison avec les problèmes de conception et de chantier, des incidents importants se succèdent : ennuis mécaniques, erreurs humaines, étude géologique insuffisante, etc.

Le 12 mai 1998, Civaux 2 est arrêté pendant un an et demi : des cavités de sédiments ont été trouvées sous un des transformateurs, ainsi qu'une fissure du circuit de refroidissement (plus de 300 m<sup>3</sup> d'effluents radioactifs perdus).

La remise sur le réseau électrique ne se fera que fin décembre 1999, avec des

problèmes constants de sécurité qui plombent la rentabilité de ce site pour EDF.

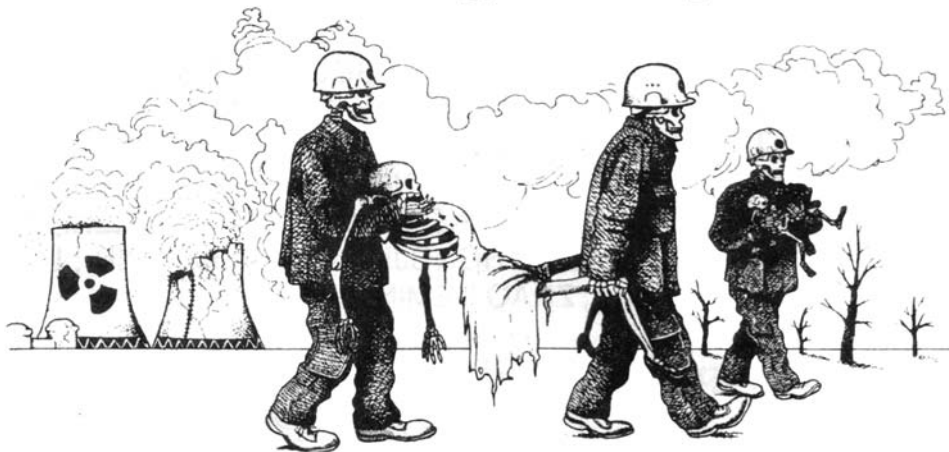
En 2003, une étude de sismicité sur la faille de la Vienne prouve que les normes de risques liés aux tremblements de terre ont été largement dépassées.

En 2009, une enquête révélée par l'autorité de sûreté nucléaire (ASN) fait apparaître de nombreux risques sur le matériel (les transformateurs ne tien-

(visible depuis les monts de Blond) rejette un aérosol de particules radioactives sur les riverains à des doses de 18% (au lieu de 1% mentionné dans l'étude d'impact initiale). De plus, les pluies rabattent la contamination dans les sols environnants.

Les réacteurs dégagent de grosses quantités de CO<sup>2</sup> (lésions des cellules pulmonaires...) et même les faibles doses de tritium ou de radioéléments

### toute notre énergie sera pour vous!



nent pas) car le réacteur n°2 a été construit, en fait, avec une puissance de 1 600 MW (un modèle connu comme particulièrement dangereux).

L'ASN représente le gendarme pour EDF, car elle décide, au lieu et place du ministre responsable de la durée d'exploitation des réacteurs (portée désormais à soixante ans d'un simple trait de plume).

L'IRSN (Institut de recherche sur la sécurité nucléaire) ne regroupe que des techniciens qui transmettent leurs constats à l'ASN.

Civaux est régulièrement arrêtée tous les seize ou dix-huit mois : la quantité de tritium rejetée excède les normes françaises actuelles ; les effluents ne peuvent pas se diluer dans la Vienne dont le niveau reste très sensible à la moindre sécheresse ; le panache de vapeur d'eau

(inhalés ou ingérés dans la chaîne alimentaire) ont des effets certains sur l'ADN.

La ville de Châtelleraut connaît des problèmes quantitatifs d'alimentation en eau, accentués par des difficultés qualitatives (radioactivité) liées aux rejets autorisés pour Civaux de 10 m<sup>3</sup>/s dans la Vienne, qui s'apparente parfois à un *oued*.

En France, il n'y a que 14% de l'énergie totale consommée qui provient du nucléaire. Il est donc très possible de se passer de cette filière : le plus tôt sera le mieux pour la santé de tous les Français.

*Notes de notre envoyé spécial à la conférence du Réseau sortir du nucléaire (SDN 87), à Limoges, le 26 mai 2011.*



## Vive l'eau claire !

**Sources et rivières du Limousin (SRL) a désaltéré la soif de savoir de La vache qui... lors d'une savoureuse rencontre le 8 septembre avec Antoine Gatet, juriste de l'environnement, qui en est le permanent depuis 2001.**

**La vache qui... – L'association Sources et rivières du Limousin a vingt-cinq ans en 2011, comment est-elle née ?**

**Antoine Gatet** – SRL a été créée en 1986 par Jean-Jacques Gougnet, économiste précurseur de la décroissance, passionné de pêche sportive en rivière et professeur des Universités. Il était appuyé par une équipe de bénévoles soucieux de la protection de l'environnement, et suivant l'exemple d'Eaux et rivières de Bretagne, ils avaient décidé d'agir en justice contre les pollueurs et de fournir l'aide nécessaire aux associations qui souhaitaient les faire condamner.

SRL est membre du réseau national de France nature environnement (FNE) et, à ce titre, participe directement au réseau d'avocats et de juristes indépendants, spécialisés dans les problèmes d'environnement.

Dès 2001, confrontée à un nombre grandissant de dossiers complexes, SRL a recruté un permanent qualifié en droit de l'environnement. Le poste, d'abord financé par un emploi jeune, est aujourd'hui aidé au titre des emplois associatifs régionaux.

L'animation de la vie de SRL, la formation des adhérents au droit de l'environnement, les interventions pédagogiques et les négociations environnementales, tout ça convenait à mon profil et à mes motivations. J'ai été embauché il y a déjà dix ans.

**LVQ** – Actuellement, quelles sont les activités de SRL ?

**AG** – Les activités de l'association se répartissent en cinq pôles :

- **Juridique**: assistance juridique gratuite et conseils au milieu associatif, prise en charge des dossiers contentieux de SRL (20% de notre budget), travail juridique sur les dossiers plus techniques de SRL

- **Milieux**: le réseau des bénévoles se concentre sur l'assistance technique dans le domaine de l'eau et sur des études générales des milieux du Limousin.

- **Urbanisme**: le réseau de bénévoles participe au «verdissement» des documents d'urbanisme limousins, édite des guides pédagogiques et génère également du contentieux.

- **Mines et radioactivité**: un réseau de bénévoles gère les dossiers liés aux conséquences environnementales des anciennes mines d'uranium ou d'or dans la région.

- **Communication**: les bénévoles prennent en charge les prises de positions publiques dans les médias, mettent à jour le site Internet et publient une lettre informatique mensuelle.

**LVQ – Comment se finance SRL ?**

**AG** – La diversification de nos sources de financement assure notre indépendance: les adhésions, les gains contentieux pour 20%, les financements publics pour 50% sont assurés par la Région limousin (aide à l'emploi) et le ministère de l'Écologie (rémunération d'actions de formation par la Dreal Limousin). Il ne s'agit pas de subventions générales de fonctionnement, mais de subventions ponctuelles sur des projets précis, actions de formation ou d'aide à l'emploi.

SRL tient beaucoup à cette transparence financière qui lui donne de la crédibilité.

**LVQ – Quelles actions majeures dans l'histoire de SRL convient-il de garder en mémoire ?**

**AG** – Il y a eu des victoires importantes devant les tribunaux administratifs (pour stopper la prolifération de centrales hydroélectriques, la multiplication des étangs, la pollution des rivières, l'aménagement de grosses unités d'élevage indus-

triel, contre des décharges sauvages, les rejets des papeteries, etc.).

SRL a produit des études qui servent encore de référence (ressources en eaux, guide sur les PLU (plans locaux de l'urbanisme) dont le volet environnement était négligé, etc.). Elle a participé à de nombreuses émissions de radio ou documentaires, comme «Uranium: le scandale de la France contaminée» (programmé dans l'émission *Pièces à conviction* sur FR3).

**LVQ – Areva apparaît comme un des plus gros pollueurs du Limousin, qu'en est-il de sa gestion des anciennes mines et des déchets ?**

**AG** – La lutte contre Areva est une vieille histoire... En 1999, une première plainte de SRL contre Areva est déposée pour pollution des eaux et abandon de déchets. En 2005, premier procès: le juge relaxe Areva, déclaré responsable mais pas coupable. Par contre l'administration est mise en cause pour ne pas avoir fait son travail de contrôle.

Le directeur régional de l'Industrie se retrouve au tribunal correctionnel et se rend compte qu'il y a problème. Il est procédé à une réorganisation des services de l'administration, un groupe d'experts nationaux est créé qui remet des rapports. Ces rapports ne donneront pas grand-chose si ce n'est la reconnaissance des problématiques locales et l'embauche d'inspecteurs de l'État compétents dans ces matières. Entre 2007 et 2010, ils rédigent le premier travail sérieux sur les mines d'uranium. Ils soulignent l'absence de données sur la nature des déchets dans d'anciennes exploitations, la pollution radioactive des zones humides (étangs, cours d'eau), l'accumulation sédimentaire et les mouvements de terrain.

Les habitants se trouvent exposés, sans aucun contrôle de l'évolution des radiations. Il n'y a aucune analyse de la qualité des écosystèmes: un contexte où il devient délicat de parler de protection des êtres humains. Les stériles miniers n'ont pas forcément un impact sanitaire évident.

*Les boues d'un étang pollué  
(La Rode) ont reposé près d'un an  
sur le lit du Vincou,  
lieudit Gattebourg,  
commune de Compreignac.*



Avec la reprise en main du dossier par la préfecture en 2010 et le «renvoi» de l'inspecteur compétent tout s'arrête, Areva reprend la main. Mais une meilleure connaissance des sites existe désormais: sur 70, on sait que 20 posent des problèmes sérieux, pour certains on ignore ce qu'ils contiennent vraiment, ce qui augmente la difficulté pour agir.

La position de SRL par rapport à Areva est la suivante: nous ne nous situons pas comme une association antinucléaire; nous agissons contre Areva parce que c'est un pollueur. Ceci nous permet d'argumenter plus facilement contre Areva dont la maxime favorite est «Si l'homme est protégé, l'environnement est protégé.»

**LVQ – Cette bonne conscience affichée d'Areva nuit-elle aux poursuites engagées par SRL?**

AG – Dans l'hypothèse où la pollution provoquée n'a pas un impact sanitaire direct, Areva prétend qu'il n'a rien à faire. *A contrario*, SRL dit simplement que l'impact sur l'environnement est grave, même si les conséquences immédiates pour la santé humaine ne sont pas visibles: nous attaquons donc Areva sur sa responsabilité dans la pollution environnementale. Ce discours sanitaire n'est pas légitime, c'est comme si TOTAL osait dire qu'une marée noire n'est pas grave puisque les Bretons ne lèchent pas les rochers, ou oser dire que les décharges sauvages ne sont pas un problème car ça ne rend pas malade...

Aujourd'hui SRL souhaite multiplier des actions pénales contre les non-conformités d'Areva (qui n'est qu'un industriel comme les autres), avec aussi des actions en responsabilité de l'État dans le but de parvenir à maîtriser les stockages actuels de déchets.

Il y a urgence car un danger se profile à l'horizon: la privatisation d'Areva, avec une **filialisation** du groupe et l'abandon pur et simple de toute remise en état. Areva, qui n'a plus d'intérêt économique

en Limousin, pourrait créer une société écran bidon, qui serait mise en faillite et qui disparaîtrait de la région en laissant aux communes le soin de gérer le problème.

**LVQ – Ne semble-t-il pas qu'Areva soit contaminée par la maladie du sommeil dans le Limousin depuis 2010?**

AG – Excepté un musée sur les mines d'uranium et la scandaleuse action de com' sur Areva Med [ndlr: un producteur de cancers qui prétend financer la recherche contre les maux qu'il a causés], rien ne bouge. Le centre de stockage des déchets demandé depuis 2008 ne voit pas le jour. Le site de Bellezanne, autorisé en 2006, a été fermé en 2010. Aucun autre centre de stockage n'a été autorisé depuis pour Areva alors même que les situations nécessitant une dépollution se bousculent.

Par exemple, 4000 m<sup>3</sup> de boues radioactives déposées illégalement près du Vincou à Compreignac ont été épinglées par l'IRSN (Institut de recherches sur la sécurité nucléaire), en raison de leur impact probable sur les activités liées à la pêche et sur les gîtes touristiques proches. Après une plainte de SRL, qui a obtenu une mise en demeure préfectorale, elles se promènent désormais...

Depuis 2010, Areva semble se défaire de ses résidus à la petite semaine (dans des terrains en bord de route) sur les communes de Bessines-sur-Gartempe ou de Compreignac.

La gestion des turpitudes héritées de la Cogéma/Areva n'a jamais été traitée à la source. Des rivières comme la Gartempe et le bassin de la Vienne ont été polluées. Le record est détenu par le ruisseau des Petites Magnelles (rejets de Bellezanne), où au lieu du niveau naturel de 500 Becquerels/Kg de matière sèche, 35 à 40 000 bq/kg ont été relevés.

**LVQ – Faut-il alors interdire la pêche et la consommation de poissons à titre de précaution?**

AG – Les réserves d'eau potable comme les étangs de La Crouzille et de Gouillet ont été dépolluées par Areva ces dernières années, des ruisseaux sources de ces pollutions sont aujourd'hui canalisés ou détournés avant les captages d'eau potable: se rapprocherait-on de la radioactivité naturelle des cours d'eaux?

Toutes les doses, y compris les plus faibles, peuvent produire des effets sur les êtres vivants et la chaîne alimentaire: force est de constater l'absence d'études épidémiologiques ou même de la tenue de registres des cancers.

**LVQ – Les actions au pénal mettant en cause les pollueurs et la police administrative ont-elles des résultats?**

AG – Si déjà elles éveillent l'opinion publique, c'est un résultat non négligeable. Par exemple, en mettant en cause la pollution des eaux par la papeterie Malinvaud, à Feytiat, SRL a cherché à préserver l'écosystème et l'impact sur les propriétés en aval. La population l'a bien compris et nous soutient.

Il devient urgent d'arrêter la politique de l'autruche qui consiste à balancer ses déchets n'importe où. Surtout quand ils contiennent des produits potentiellement dangereux et gèlent des milliers d'hectares pour des milliards d'années!



*Dans Creuse-Citron, n° 29, août-octobre 2011, D. Bergot, inspecteur des mines de la région Limousin, livre une réflexion sur la science, la technique et leurs rapports au pouvoir.*

Avec une mobilisation de tous, les petits ruisseaux propres feront les grandes rivières claires.  
SRL, Maison de la Nature,  
11, rue Jauvion à 87000 Limoges  
[www.sources-rivieres.org](http://www.sources-rivieres.org)

# TOUJOURS PLUS VITE ?

## Bulles de lenteur

**Le décalage entre le temps social (qui ne résulte que de conventions de mesurage) et le temps réellement perçu par le corps (alternance jour-nuit, rythmes lunaires, saisons) affecte les capacités intellectuelles et physiques. La vitesse, qui comprime la durée, diminue les fonctions psychiques, affaiblit les humains et les rend malades. Un rétropédalage s'impose.**

LA MARCHÉ ET LE VÉLO, transports alternatifs plus lents et moins polluants que l'automobile, reviennent en force. Ils offrent des chemins plus sinueux, plus agréables et plus libres que les tapis bitumineux.

Disposant d'une plus grande espérance de vie que nos ancêtres, nous cavons toujours plus stressés après un avion, un TGV, un message informatique... Or, le temps « productif » ne représente que 11% de notre vie, d'après le philosophe Patrick Viveret<sup>1</sup>.

### **Ralentir, lever le pied, c'est déjà résister**

La qualité du sommeil devient essentielle à la survie, de même que toutes les heures passées ensemble à construire nos vies autrement qu'autour de l'esclavage salarié.

Une animation lente des équipes au travail aide à dégager du temps créatif.

Il faudra bien un jour se reconnecter au rythme de la terre, afin de se débarrasser de toutes nos armures. Les budgets de guerre ruinent les pays qui entretiennent encore des militaires, d'où des oppressions violentes et le rapprochement inéluctablement l'heure de la mort pour tous.

Après la suppression des armées, les citoyens auront les moyens d'en finir avec

l'empoisonnement par les pesticides (qui accélère artificiellement les cultures et tue la vie); avec l'asphyxiante urgence énergivore (qui épuise rapidement les ressources fossiles, engendrant les accidents nucléaires, de la route, du rail, des avions, etc.); avec les radiations nucléaires, les bombardements électromagnétiques (causes de maladies qui raccourcissent la durée de vie)...

Quelques inspirations profondes, des soupirs en expirant totalement, suffisent pour s'échapper mentalement à la pression environnante, pour faire le vide, pour régénérer en douceur son potentiel d'imagination et d'inventivité.

Respirer, mettre en valeur sa capacité à figer le temps urbain, contribue à ralentir le rythme d'autrui, à se plonger dans le silence d'une bulle intemporelle et à se dépolluer momentanément.

Les espaces verts reposent l'œil. La beauté d'une œuvre d'art ravit les sens. Il est bon de récupérer son souffle dans les marathons imposés par les villes qui n'adhèrent pas aux pratiques des « cittaslow »<sup>1</sup>.

*Devinette: Quelle est la différence entre un coup-de-poing, une baffe et une caresse? Il n'y en a pas. Tout est une question de vitesse dans le geste.*

*D'après Paul Virilio.*

Orvieto, en Ombrie (Italie), est la capitale depuis 1999 d'un réseau d'une centaine de villes lentes, en quête d'un mode de vie plus harmonieux et plus fraternel.

Les parkings sont remplacés par des terrasses de paisibles salons de thé, des fontaines ou des bancs publics. Les voitures n'osent plus s'aventurer au milieu de ces espaces conviviaux et calmes, reconquis par les piétons.

Les villes lentes permettent de mieux lutter contre la violence et contre l'incul-

ture. Elles gardent le meilleur du passé, profitent au mieux du présent, tout en préservant l'avenir.

Une alimentation lente, une *slowfood* saine (végétarienne, savoureuse, équilibrée et sans alcool), contribue à ce climat: la gastronomie se nourrit de patience. Attendre la bonne saison permet de savourer les fruits mûrs des terroirs locaux.

La préparation sereine des repas décuple le plaisir de les prendre en commun. S'asseoir pour manger au calme, en prenant son temps, puis cultiver les siestes digestives, incite à des promenades nomades, à jouir de l'instant qui passe, à partager du bonheur et plein de bonnes heures.

Plusieurs années sont nécessaires pour que les arbres donnent des fruits. Le jardinage artisanal, la création d'objets durables demandent aussi un temps qui ne se mesure pas à l'échelle de la production industrielle.

Le temps de l'attente obligée (gares, administrations, soins, etc.) peut s'utiliser en affinant la perception de ces détails qui étirent la durée subjective, gymnastique de l'imagination.

Le choix de matériaux et d'objets bruts, rayés, patinés, fragiles, marqués par les intempéries, détournables par l'imagination, aide à une décoration qui dure, qui enracine et qui sort de l'hypnose urbaine. S'évader des cercles vicieux de la consommation et de l'exploitation fait redécouvrir l'harmonie d'un temps non comptabilisé.

N'est-il pas l'heure de se déshabiller de nos carapaces de montres, téléphones portables, ordinateurs ou autres objets aliénants, afin de rêver, de savourer chaque minute, de causer et, pourquoi pas, de lancer une révolution pacifiste<sup>2</sup> ?

BORIS LEAU-DÉVIAANT

1. *Vivre plus lentement*, Pascale d'Erm, éd. Ulmer, 2010, 25 €, 140 p.

2. Le pacifisme intégral a été développé par le conférencier anarchiste Sébastien Faure dans l'entre deux guerres et par l'Internationale des résistants à la guerre depuis 1921. [www.wri-irg.org](http://www.wri-irg.org)



# Limoges, grosse pomme

**Ce qui est d'autant plus rageur, c'est que les Amerlos, bon an mal an, se foutent de nous. Toujours la même rengaine : Paris n'est plus ce qu'elle était (première version), Paris n'est pas ce qu'elle croit être (version samplée), Paris ne sera jamais la capitale de la culture (version live).**

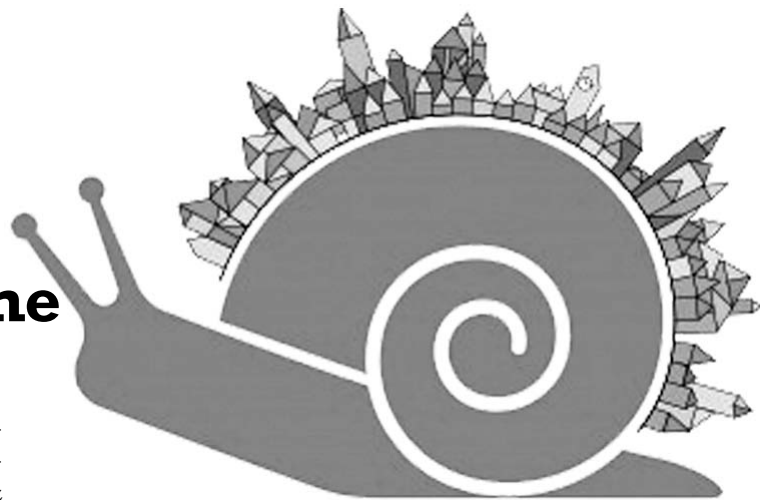
TOUT ÇA pour en arriver au perpétuel constat : la seule ville qui peut se targuer d'être à la pointe de tout, art, avant-garde, littérature *and so on*, c'est New York, *ze big apple*.



Ça leur prend généralement avant le printemps, quand, chez nous, la sève monte aux arbres et que chez les Nouillorquais, ça caille encore à mort. Alors, ça nous fait bien rigoler, surtout quand on sait que ces plumitifs vengeurs ont presque tous des baraques en France, pas à Paris, pouah, *fuck off*, mais sous le beau soleil de Provence, du Lubéron, ou encore entre les vignes à foie gras de la Dordogne, dans les mas et mazets tranquilles où ils dévorent du Derrida en buvant du pomerol. Moi, New York, je ne connais pas. Mais, *a priori*, j'aime bien et j'ai plein d'amis qui adorent et à qui ne viendrait pas l'idée saugrenue de la comparer à Calcutta, Comodoro Rivadavia ou Berlin.

En revanche, ce que je sais et qui m'amuse beaucoup plus que les clochards célestes, le métro dinosaure, les ghettos bronxiques, le marathon CO<sup>2</sup>, la Hell's Kagoince, Déconey Island ou Central Plouc, c'est que, pour moi, la ville absolue, l'aleph urbain, c'est Limoges, la ville de Poulidor, celui qui arrivait toujours deuxième et qui était bien plus marrant et populaire que tous ceux qui arrivaient premiers. C'est ça que les critiques amerlos ne comprendront jamais. Il n'y a absolument aucun intérêt à être premier. C'est nul d'être en tête. *Has been*. Crétement correct. Rasant. Ridicule.

Le premier de la classe est un binoclard, généralement un poseur et souvent un fayot. D'ailleurs, j'aime bien les écrivains américains qui ont été, dans leur



jeunesse, près du radiateur. Ils sont bien plus efficaces et modernes que les fondus du bulbe en tête. Et puis il y a toujours l'effet de balance. Quand on a le plus beau musée du monde, on a aussi le ghetto le plus dégueulasse. Quand on a le meilleur photographe hip-hop, on a le sérial-killer le plus cisailant.

D'autant qu'il y a un rapport évident entre New York et Limoges. Ces deux villes ont le même genre de gare, et Grand Central vaut bien les Bénédictins. Même grandiloquence baroco-années vingt, avec un petit plus pour notre sacré-cœur ferroviaire, cette coupole verdâtre pur style mosquée.

Alors, bande d'Amerloquains, comprenez au moins une chose : New York, on s'en fout, Paris, on s'en fout aussi, et du coup nous ne sommes pas obligés de dire, de clamer, de bramer à tout instant que Limoges, c'est la plus belle ville du monde et le centre imparable de l'intellect terrien.

À Limoges, il n'y a pas de Woody Allen, ou alors plein. Et si vous n'aimez pas Limoges, n'y venez pas. Nous, on y va de temps en temps et, en revenant, on a un peu l'impression d'avoir traversé New York. En courant.

JEAN-BERNARD POUY

*in 1280 âmes*, éd. Baleine-Le Seuil  
(2000), p. 119 à 121.

Pathologie dès 1907 ? « L'automobile, c'est aussi la déformation de la vitesse, le continuels rebondissement sur soi-même, c'est le vertige. Quand, après une course de douze heures, on descend de l'auto, on est comme le malade tombé en syncope et qui lentement reprend contact avec le monde extérieur. [...] Vos oreilles bourdonnent, comme envahies par des milliers d'insectes aux élytres sonores. Il semble que vos paupières se lèvent avec effort sur la vie, comme un rideau de théâtre sur la scène qui s'illumine... »

OCTAVE MIRBEAU, *La 628-E8*.

## quid du PLANNING familial à LIMOGES ?

La mairie trouvera-t-elle un local  
pour cette association ?  
(à suivre...)

## Park(ing) Day

Le 16 septembre avait lieu le Park(ing day), événement mondial qui permet (pour une fois!) de prendre une place de parking et d'en faire un espace convivial: jeux pour enfant, espace pour échanger, pour jouer d'un instrument, zone de dons, etc. Bref, se réapproprié un bout d'espace public confisqué par la bagnole.

Malheureusement, sur notre petit groupe «vélorutionnaire», nous n'étions pas toutes libres ce jour-là. Du coup, on a reporté ça au **8 octobre**, place des Banc (11 heures): apéro, discussion, pique-nique, espace de gratuité, etc.

Si vous êtes motivés, vous êtes bienvenus! Si vous avez des idées pour l'organisation, n'hésitez pas!

<http://www.parkingday.fr/presentation>

VÉLORUTION LIMOGES

## DES NOUVELLES DE ROULE ma frite 87



ÇA Y EST la petite asso d'éducation à l'environnement fonctionne bien. Elle est prête à fournir de l'huile recyclée aux adhérents. Pour plus d'info: [roulemafrite87@laposte.fr](mailto:roulemafrite87@laposte.fr) ou 06 80 45 35 32.

Encore merci à tous ceux qui nous soutiennent déjà et particulièrement au collectif BlackSheep studio qui a créé notre magnifique logo (<http://black-sheepblog.canalblog.com>)

Salutations huileuses,  
L'équipe de RMF87



## MAUDITE SOIT LA GUERRE !

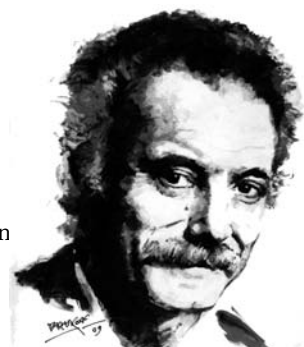
Rendez-vous le **11 Novembre** devant le monument aux morts antimilitariste de Gentioux (Creuse)

## STOP AU NUCLÉAIRE !

Manifestations dans toute la France, **samedi 15 octobre**  
Départs groupés pour les Limousins à destination de Bordeaux  
(14 heures, place Pey Berland).  
Contact: sdn 87

## CHANTER BRASSENS

Procès des chanteurs d'*Hécatombe*,  
reporté au **13 décembre**,  
Palais de justice de Paris  
Soutien financier : Groupe Kropotkin  
c/o Publico, 145, rue Amelot  
75011 Paris



## La vache qui...

Vous avez envie de nous rejoindre ou  
de nous contacter:

[journal.lavachequi@gmail.com](mailto:journal.lavachequi@gmail.com)

Pour soutenir financièrement,  
chèques à l'ordre de Pain noir,  
en indiquant au dos « La vache qui... »  
et l'adresser à: La vache qui...  
c/o Undersounds, 6, rue de Gorre,  
87000 Limoges

## Où trouver La vache qui...

Limoges:

- Undersounds, 6, rue de Gorre
  - Teddy Beer, 22, rue Delescluze
  - Page et Plume, 4, place de la Motte
- Ambazac :
- Le Petit Coudier
- Eymoutiers :
- Librairie Passe-Temps, etc.